

Martina Charbonnel

LES MEUBLES PARLENT

Théâtre



PDF

mck éditions

PDF

reproduction interdite

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L335-2 du Code de la propriété intellectuelle

ISBN : 978-2-9536608-8-3

Dépôt légal : novembre 2010

Les personnages (par ordre d'arrivée)

La Table

Le Fauteuil Delanois

Le Fauteuil De Style

L'horloge

L'armoire

Le Canapé

Le Commissaire priseur

Arlette

Le Mari

La Femme

La Collectionneuse

La Dame Au Chien

Maria

Colette

Premier Homme cagoulé

Deuxième Homme cagoule

Troisième Homme cagoulé

DÉCOR

***Une salle des ventes** : la pièce où sont exposés les meubles avant la vente. Six meubles sont joués par des comédiens intégrés à l'intérieur du meuble. Trois de ces meubles (la table, le fauteuil de style et le fauteuil*

Delanois) sont mobiles. Le reste de l'exposition peut être exprimé sur une toile. Ce décor restera le même durant toute la pièce. Lorsque les meubles parlent, les "humains" ne les entendent pas.

ACTE I

SCÈNE 1

LA TABLE, LE FAUTEUIL DELANOIS, LE FAUTEUIL DE STYLE, L'HORLOGE, L'ARMOIRE, LE CANAPÉ LE COMMISSAIRE-PRISEUR, ARLETTE .

Le commissaire-priseur et Arlette entrent dans la pièce en tenant chacun un catalogue. Arlette est vêtue d'une jupe très courte.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Quelle belle vente en perspective ! Nous avons des pièces magnifiques. Ce n'est pas comme la dernière fois. Si nous récapitulons, Arlette ? Prenez votre catalogue et relisez-moi le descriptif !

ARLETTE : Je commence par quel meuble, Maître ?

COMMISSAIRE-PRISEUR : Dans l'ordre, voyons ! Ne perdons pas de temps !

ARLETTE (lisant) : Superbe armoire de château en noyer à chapeau de gendarme, agrémentée d'une serrure exceptionnelle, époque XVIII^{ème}, hauteur : 276, largeur : 175, profondeur : 66 cm.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Ah, la profondeur ! Combien ?

ARLETTE : 4500 F

COMMISSAIRE-PRISEUR : Bien, continuez ! Voyons la table !

ARLETTE : Alors, table de salon, placage de buis marqueté à la "reine-en-poirier"...

COMMISSAIRE-PRISEUR (*l'interrompant*) : La "reine enpoirier" ! Faites attention à ce que vous dites !

ARLETTE : C'est ce qui est écrit, Maître. Je ne fais que lire.

COMMISSAIRE- PRISEUR : Et la ponctuation ? Vous n'avez donc rien appris à l'école ? Marqueté à la Reine, (*pause*) en poirier... Continuez, mais avec un peu plus d'élégance mon petit !

ARLETTE : Encadrement satiné, pieds gainés réunis par une tablette d'entretoise, dessus de marbre blanc cerclé d'une galerie en bronze doré : Mise à l'enchère : 45 000.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Pourquoi faites vous une tête si triste ? Il n'y a pas de quoi.

ARLETTE : C'est que je pense à la pauvre Marie-Antoinette...

COMMISSAIRE-PRISEUR : Bah, c'est sans importance ! C'est l'Histoire. Nous n'en sommes pas responsables. Les meubles n'en ont que plus de prix. Allez, remettez-vous mon petit ! Mais dîtes-moi, n'avez-vous rien oublié ?

ARLETTE : Si, la signature : Étienne Avril.

COMMISSAIRE-PRISEUR : C'est printanier tout ça, n'est-ce pas ? Quel joli nom, Étienne Avril ! Ça vous évoque quoi, le printemps ?

ARLETTE : Je ne sais pas... Disons... les poiriers en fleurs.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Les poiriers en fleurs! (*ironique*) Peut-être aussi les reines en fleurs et pourquoi pas les jeunes filles en fleurs (*se rapprochant d'elle*). Je vous trouve très printanière, aujourd'hui. Il me viendrait presque une envie de butiner ... Tenez regardez ce marbre (*il caresse le marbre de la table*) ! Voyez-vous, c'est froid au premier abord et ça devient vite voluptueux sous les doigts. Mettez votre main, je vous prie ! (*Arlette pose timidement sa main sur la table ; le commissaire-priseur la caresse*). Éprouvez-vous, à présent, la sensualité de ce marbre ?

ARLETTE (*gênée*) : Continuons peut-être ! (*elle retire sa main*) ... L'horloge : rare horloge de parquet en acajou de Cuba, époque Louis XV. Mise en vente : 35000 F

COMMISSAIRE-PRISEUR : Elle devrait bien se vendre. J'ai déjà plusieurs collectionneurs intéressés. Je pense la démarrer à 40 000. Mais, dites-donc, il faudrait peut-être la remonter.

ARLETTE : Je ne sais pas où est la clef.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Elle est à sa place, dans le boîtier. Qu'attendez-vous ? Vous voulez peut-être que je vous aide ?

ARLETTE : Non, ça ira.

Elle se dirige vers l'horloge, se hisse sur la pointe des pieds, prend la clef et remonte l'horloge. le commissaire-priseur regarde ses jambes.

ARLETTE : C'est angoissant ce tic-tac.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Non, c'est joli. Vous n'y connaissez rien, mon petit. Continuez !

ARLETTE : Oui ! Fauteuil époque Louis XVI mis en vente à 1800 F.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Un "époque louis XVI "à 1800 F ! Vous êtes complètement folle !

ARLETTE : C'est ce qui est marqué, Maître, mais j'ai dû oublier de taper un zéro.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Je me demande pourquoi je vous garde. Vous en êtes encore à confondre un fauteuil d'époque et un fauteuil de style.

ARLETTE : Mais non, c'est une erreur de frappe.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Je n'en suis pas certain. Montrez-moi un peu comment vous les reconnaissez!

Arlette se penche derrière le fauteuil d'époque. Il se place derrière elle et regarde attentivement ses jambes.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Penchez-vous un peu plus mon petit ! Vous y verrez mieux. Là, très bien ! Alors que lisez-vous ?

ARLETTE (penchée) : La signature : Louis Delanois... (*puis éternuée*) ... Mais il y a une autre façon de reconnaître les meubles d'époque !

COMMISSAIRE-PRISEUR : Ah bon ? Laquelle ?

ARLETTE : La poussière, Maître !

COMMISSAIRE-PRISEUR (*irrité*) : Vous êtes drôle aujourd'hui !

ARLETTE : Si, Maître, la poussière ! Les meubles plus anciens sont toujours plus poussiéreux parce que plus vieux. C'est un peu comme les hommes. Plus ils prennent de l'âge et plus ...

COMMISSAIRE-PRISEUR (*sèchement*) : Assez, Arlette ! Occupons-nous de Louis Delanois ! Vous lui avez retiré un zéro. Je vous le dis : Vous ne respectez pas les valeurs sûres. Déjà 18 000F c'est peu lorsque l'on sait que c'est l'initiateur du style Louis XVI, mais les gens n'ont pas encore admis son talent. Sa reconnaissance viendra, croyez-moi, je m'y emploierai. Magnifique ce dossier en écusson, ce siège rond et ses pieds en gaine : Un modèle de référence !

ARLETTE : Peut-être mais le fauteuil de style est plus confortable.

Elle s'assoit dans le fauteuil de style le commissaire priseur essaie l'autre.

FAUTEUIL DE STYLE : N'est-ce pas !

FAUTEUIL DELANOIS : C'est injuste !

COMMISSAIRE-PRISEUR : Plus confortable, là n'est pas la question. Tenez ! Si vous veniez vous asseoir un peu sur mes genoux. Ils sont peut-être plus accueillants encore !

ARLETTE : Que ceux de Louis XVI ?

COMMISSAIRE-PRISEUR (*irrité*) : Qui vous parle des genoux de Louis XVI ? Trouvez-vous que je lui ressemble ? Allez, continuez ... Combien votre style ?

ARLETTE : 4500 F ... Ce n'est pas le moins cher de la vente (*elle s'arrête près du canapé*). Je me demande ce que ce machin-là fait au milieu de ces meubles ?

COMMISSAIRE-PRISEUR (*se relevant et montrant le canapé d'un air dédaigneux*): Je sais. Ça semble un peu déplacé. Il m'encombrait. Je l'ai surtout accepté pour faire plaisir à maître Dupuis. C'est un vieil ami.

ARLETTE : C'est un commissaire-priseur ?

COMMISSAIRE-PRISEUR: Non, un huissier. N'en faisons pas cas ! Remarquez, il a un avantage ce canapé, c'est qu'il est possible de s'y asseoir à deux, n'est-ce pas Arlette, mon petit ? Venez tout près de moi ! (*Il s'avance pour s'asseoir*).

ARLETTE : Pas question ! Il sent le pipi de chat..

LE CANAPÉ : Elle exagère !

COMMISSAIRE-PRISEUR: Vous croyez ? Si vous alliez chercher un peu de désodorisant ?

Arlette s'absente un instant. Le commissaire-priseur regarde dans une glace du décor et se refait une beauté avec une satisfaction évidente. Arlette revient et asperge le canapé de désodorisant.

LE CANAPÉ : Non, pas ça ! Arrêtez !

COMMISSAIRE-PRISEUR : Oui, c'est parfait (*il fait une grimace*). Asseyons-nous ! (*il s'assoit*) Mais si mon petit ... Oui, je sais, ça ne vaut pas le canapé Napoléon III sur lequel, vous souvenez-vous ? ... Non ! Ne rougissez pas ... N'est-ce pas un agréable souvenir ? Laissez-vous tenter... Vous en mourez d'envie ! (*Il prend la main d'Arlette restée à côté de lui. Elle la retire et recule*).

ARLETTE : C'est ce que vous imaginez.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Ah ! Je vous connais bien... Effarouchée au début, conquise ensuite. Comme toutes les femmes... N'ayez pas peur, je ne vais pas vous manger. N'êtes vous pas satisfaite de notre collaboration ? De votre petit pourcentage sur les ventes ? Asseyez-vous donc !

ARLETTE : Puisque vous y tenez (*Elle s'assoit à contrecœur*).

COMMISSAIRE-PRISEUR : Ah ! Je vous retrouve un peu (*il se rapproche d'elle*). Je vous trouve bien nerveuse depuis quelque temps. Je voulais justement vous parler ... Vous savez que je n'apprécie pas tellement ce jeune homme qui vient parfois vous chercher.

ARLETTE : C'est mon fiancé.

COMMISSAIRE-PRISEUR : C'est un bien grand mot. Je n'aime pas du tout cette façon qu'il a de me regarder. Se doute-t-il de quelque chose ?

ARLETTE : J'ai préféré ne rien dire, mais il a beaucoup d'intuition.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Je ne voudrais pas qu'il se mêle de nos affaires. Cet homme n'est pas fait pour vous. D'ailleurs, il est trop jeune. Il vous faut un homme d'expérience, un homme mûr. Ne vous souvenez-vous pas que je vous ai tout appris ? Je vous ai sortie du ruisseau. Vous pourriez avoir plus de reconnaissance. Que fait-il dans la vie, ce jeune homme ?

ARLETTE : Il est étudiant.

COMMISSAIRE-PRISEUR: J'en étais sûr ! Que peut-il vous apporter matériellement ? Rien ! Reprenez-vous mon petit ! Vous n'êtes tout de même pas amoureuse ?

ARLETTE : Si !

COMMISSAIRE-PRISEUR : Ça n'a pas d'importance. Venez plus près de moi ! Pourquoi vous rétractez-vous ? Ne tremblez pas ainsi ! Vous souvenez-vous, il y a encore peu de temps, ça se passait tout seul...

ARLETTE : C'est du passé !

COMMISSAIRE-PRISEUR : Ah, oui bien-sûr, le passé ! Bientôt, votre place, ici, sera peut-être aussi du passé. Ça ne dépend que de vous.

ARLETTE : Ce n'est pas ce que je voulais dire (*elle se rapproche de lui*).

COMMISSAIRE-PRISEUR : Ah, enfin ! Oubliez également mes propos ! Vous voyez que je suis patient, compréhensif. Je vous respecte, mon petit. Mes manières sont douces. Enfin ! Vous commencez à devenir gentille.

ARLETTE (*le repoussant brusquement*) : C'est du harcèlement sexuel, votre attitude. Á présent, c'est puni par la loi !

COMMISSAIRE-PRISEUR : Vraiment ! Vous ne lisez pas suffisamment les journaux ! N'avez-vous pas remarqué à quel point le chômage des femmes a augmenté depuis que cette loi existe ? C'est normal ! On vous donne du travail ; on peut bien prendre un peu de bon temps ! Ce n'est pas incompatible. Ne répétez jamais cette chose-là !

ARLETTE (*soupirant*) : Excusez-moi, Maître! (*Elle s'abandonne à contre-cœur dans ses bras*).

COMMISSAIRE-PRISEUR : Ah ! Je vous retrouve, ma petite... Arlette... Si vous saviez comme je vous aime. Je ne veux que votre bien (*Il lui chuchote à l'oreille*)... Il ne faut pas m'en vouloir...

LE CANAPÉ : Oh là là ! C'est bientôt fini leurs cochonneries à ces deux-là ?

L'ARMOIRE : Ça n'a rien de choquant. Nous en avons vu d'autres. Ce n'est pas nouveau, tout ça !

L'HORLOGE : Peut-être, mais je ne vais pas tarder à interrompre leurs ébats ! Clin, clin (*deux fois*).

ARLETTE : Déjà 14 heures, Maître ! Vous avez un rendez-vous.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Ah oui, quel dommage !

Cette horloge était mieux ... arrêtée. Ma petite Arlette...

ARLETTE : Vous allez être en retard.

COMMISSAIRE-PRISEUR : C'est vrai. Pourquoi êtes-vous si pressée ? Tant pis ! Ce sera pour une autre fois. Au fait ce soir, après la visite ?

ARLETTE : Je crois que vous êtes attendu, Maître !

COMMISSAIRE-PRISEUR : Oui, oui, je sais. Bon ! Allez un peu vous habiller !

ARLETTE : Je le suis.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Vous comprenez ce que je veux dire. Ne me faites pas perdre de temps.

(*Il sort*).

ARLETTE : (*vérifiant sa tenue*) Sauvée !

Elle regarde l'horloge et elle sort à son tour.

SCÈNE 2

LA TABLE, LE FAUTEUIL DE STYLE, LE FAUTEUIL DELANOIS,
LE CANAPÉ, L'ARMOIRE, L'HORLOGE.

FAUTEUIL DELANOIS : Ça commence bien ! Et dire que notre sort est entre les mains de ce goujat !

L'ARMOIRE : Ne vous plaignez pas ! Il a l'air d'avoir de l'estime pour vous. Il regrette que vous ne soyez pas considéré à votre juste valeur.

FAUTEUIL DELANOIS : Il veut pourtant démarrer l'enchère à 18 000 F. C'est peu ! La dernière fois, j'ai été proposé à 25 000 F, mais il est vrai que je n'ai pas été vendu. Tous mes amis pourtant, tous les meubles Louis XVI avec lesquels j'avais tant de souvenirs, tous ont été acquis, sauf moi. Je n'ai jamais compris pourquoi. C'était un tel déchirement d'être séparé d'eux : une émotion terrible ! Mon dossier s'est raidi pour ne rien montrer, mais en en moi-même, je me sentais mourir.

L'ARMOIRE : Mais puisque je vous dis que ce commissaire-priseur est conquis par vous. C'est important.

FAUTEUIL DELANOIS : Il m'avait plutôt l'air conquis par son Arlette. Quelle idiote, celle-ci ! Et habillée d'un mauvais goût !

LA TABLE : Ne vous laissez pas affecter ! Votre sort pas plus que le notre n'est entre les mains de cet homme. Il est entre les mains de Dieu.

FAUTEUIL DELANOIS : Croyez-vous vraiment que Dieu se soucie des meubles ?

L'HORLOGE : Certainement ! Il nous a dotés d'une longévité que beaucoup d'humains nous envieraient.

L'ARMOIRE : Qui dit longévité dit aussi épreuves : Achetés, vendus, délaissés, oubliés, revendus, rachetés... La dernière fois pour moi, c'était à Drouot, il y a une dizaine d'années. Les premiers temps dans une nouvelle maison, on a droit à tous les honneurs. Les amis viennent, la famille aussi. On est présenté comme une affaire. C'est l'époque du linge bien rangé sur les étagères, des draps qui sentent bon la lavande. Mais au fil des ans, tout se dégrade progressivement. On omet de cirer mes battants ; des robes s'entassent en moi, oubliées. Parfois même j'ai connu le linge roulé en boule et pas toujours des plus propres... Ensuite, sans que je comprenne pourquoi, un jour, on me vide complètement. Je me sens alors dénudée. Je ne trouve plus de sens à ma vie. Et c'est bientôt une nouvelle

épreuve qui commence : Une mise en vente. Enfin, j'ai l'habitude ! Si je m'en faisais pour ça !

FAUTEUIL DELANOIS : Vous avez tout de même de la chance puisque l'on vous achète lors de chaque vente.

L'ARMOIRE : Bien sûr puisque je suis utile. C'est peut-être ma principale qualité. Je suis profonde également. Voyez-vous, cher fauteuil, sans vouloir vous blesser, vous avez certainement une grande classe, mais pour certains, cela peut paraître superflu!

FAUTEUIL DELANOIS : Que me dites-vous là ? Mes pieds en tremblent d'indignation !

FAUTEUIL DE STYLE : Vos pieds en gaine sont pourtant on ne peut plus droits. Je dirais presque d'une rigidité cadavérique.

FAUTEUIL DELANOIS : Monsieur le faux Louis XVI, l'imposteur, il ne convient pas que vous vous moquiez, vous dont les pieds fuselés semblent une injure à ce que vous prétendez être ! Voyez-vous, mes pieds en gaine sont le signe d'une grande sobriété, d'une sorte d'épure qui n'est certes pas sans rappeler le classicisme. C'est sans doute à cause de ma rigueur que l'époque actuelle refuse de m'admettre.

LA TABLE : Ah, c'est certain ! La rigueur que c'est ennuyeux ! Ça ne pardonne pas cher ami. C'est dommage car vous êtes authentique. Mais rassurez-vous, vous allez être vendu !

FAUTEUIL DELANOIS : Mais qu'en savez-vous donc ?

LA TABLE : Je le vois. Je prédis l'avenir.

Elle tourne sur elle-même.

FAUTEUIL DELANOIS : Mais vous bougez, ma chère !

LA TABLE : Et comment, je bouge ! Puisque je vous dis que je prédis l'avenir.

FAUTEUIL DELANOIS : Et ainsi vous voyez que je vais être vendu ?

LA TABLE : Puisque je vous le dis.

FAUTEUIL DELANOIS : Pourriez-vous me dire combien ?

LA TABLE(*tournant sur elle-même*): Difficile de voir avec précision...Un peu plus de vingt-cinq mille francs.

FAUTEUIL DELANOIS : Magnifique ! Vous me rassurez. Puissiez-vous donc dire vrai ! Et vous donc ma chère table, allez-vous également être vendue ?

LA TABLE : Hélas, je ne vois pas l'avenir en ce qui me concerne. Je ne le vois que pour les autres ! C'est bien là, ma faiblesse. Mais ça m'est égal. J'ai vu tellement de choses dans ma vie ! Si je vous racontais ! Peu m'importe ce qu'il adviendra de moi. Après des années passées, abandonnée dans un grenier, il ne peut rien m'arriver de pire.

FAUTEUIL DELANOIS : En effet ! Comment une table aussi séduisante que vous a-t-elle pu ainsi être mise de côté si longtemps ?

LA TABLE : C'est une longue histoire. Au début de mon existence, lorsque Étienne Avril m'a créée pour la Reine, j'ai connu de belles heures de gloire. J'étais adulée par ces belles dames qui s'empressaient autour de moi. Si vous aviez vu leur grâce et leur légèreté dans leurs tenues de satin ! Ces dames qui parlaient à voix basse, qui riaient, insouciantes et qui me faisaient tourner... *(Elle tourne sur elle-même et guette les réactions des autres meubles.)* Au début, je participais à leur gaieté. Pourtant, petit à petit, j'ai entrevu un avenir plus sombre. J'ai essayé de les avertir, mais plus je me raidissais, plus j'envoyais des messages et plus elles riaient comme s'il s'agissait d'une farce. Elles ne voulaient pas comprendre que l'époque devenait dramatique. Lorsqu'elles s'en sont aperçus, il était trop tard. C'est peut-être pour cette raison que l'on ne m'a jamais pardonné.

FAUTEUIL DELANOIS : Que voulez-vous dire ?

LA TABLE : On m'a reproché d'avoir prédit la révolution, la fin de notre chère reine. J'aurais préféré ne rien dire, mais que voulez-vous ce n'est pas ma faute si je prédis l'avenir.

FAUTEUIL DELANOIS : En effet, vous auriez mieux fait de vous taire !

LA TABLE : Et même si je m'étais tue, croyez-vous que ça aurait changé le cours de l'histoire ?

FAUTEUIL DELANOIS : Non, bien sûr ! Nous autres meubles, n'y pouvons rien. Tout compte fait, ce n'est pas drôle d'avoir des dons comme les vôtres. Je vous sens si sensible, si fragile, si vulnérable, tellement angoissée.

LA TABLE : Angoissée, moi pas du tout ! D'ailleurs suite à ces graves événements, je me suis consacrée à des consultations plus légères. C'est ce qui m'était demandé. J'ai prédit des amours, des aventures palpitantes. J'ai répondu à des questions sur d'éventuels amants. J'ai vu des naissances et des mariages. La comtesse du Barry était une grande amoureuse, voyez-vous ! L'époque a changé. Les héritiers m'ont regardée avec suspicion, un peu comme si j'étais une sorcière. Vous rendez-vous compte ? Moi qui ne crois qu'en Dieu ! Un pareil don ne peut-être qu'un don du ciel. N'est pas médium qui veut !

L'ARMOIRE : En d'autres temps vous auriez fini sur un bûcher.

LA TABLE (*offusquée*) : Oh, mon siècle était fort heureusement plus civilisé ! On ne brûlait pas les meubles, même si on ne respectait plus les rois ni les reines. ! Grâce à Dieu, j'ai été épargnée. En exil peut-être mais sauvée ! C'est bien la preuve que je ne suis pas une sorcière.

L'HORLOGE : Mais aussi quel besoin avez-vous de vous préoccuper de l'avenir ? Ne pouvez-vous pas vous contenter de profiter de l'instant présent ? Certains ne vivent que dans le passé, d'autres anticipent le futur. Et pendant ce temps que viventils ? Rien ! Moi, je suis l'Éternel Présent. Rien ne me perturbe. Parfois je dérange avec mon tic-tac régulier et mon carillon qui jour après jour, décline les heures. Les humains vieillissent et me lancent parfois des regards haineux. Je n'en ai que faire. L'heure suivante mes aiguilles déclenchent le signal inébranlable de la fuite du temps. D'autres fois je sens des yeux suppliants posés sur moi comme si j'avais le pouvoir de provoquer les évènements. Alors que je ne suis qu'un point de repère que rien ne peut ébranler. Je me sens parfois un peu seule dans cette fonction unique qui est la mienne. Mais je suis la gardienne du rythme du jour et de la nuit depuis que plus personne ne regarde le soleil. Parfois,

on oublie de me remonter. Je m'endors d'un profond sommeil qu'aucun rêve ne vient troubler. Dès que le cliquetis de ma clef actionne mes lourdes aiguilles, je m'éveille sans mémoire, sans passé, ni futur dans la conscience de l'éternel présent. Ainsi les années ne me marquent-elles pas. Bien que je sois votre doyenne, on me crédite de 239 ans, je n'ai pas d'âge. Ça n'a pas d'importance puisque je ne dépasse jamais le nombre douze.

FAUTEUIL DE STYLE : Ça doit être un peu abrutissant de refaire indéfiniment le tour du cadran.

L'HORLOGE : Pas pour moi ! Vous ne pouvez pas imaginer l'instant sublime de la rencontre de la grande aiguille sur la petite qui n'aspire qu'à cette fusion éphémère. Cette pulsation qui déclenche le gong tant attendu, c'est à chaque heure, un cœur qui bat, une vibration, une étreinte amoureuse vouée à un éternel recommencement.

FAUTEUIL DE STYLE : C'est un point de vue étonnant. J'envie votre sérénité, votre façon de vivre sans attaches. Moi à part la conscience de ma propre valeur...

FAUTEUIL DELANOIS (méprisant) : La conscience de votre valeur ! Vous ne manquez vraiment pas d'audace. !

FAUTEUIL DE STYLE : Laissez moi parler, je vous prie ! Pourquoi ici chacun de vous pourrait-il s'épancher sur ses impressions sans que moi je puisse en faire autant ? Quel autoritarisme ! D'ailleurs, c'est aux autres meubles que je m'adresse. Vous n'êtes pas obligé d'écouter. Malgré les apparences, je suis un peu désespéré. Elle était si gentille, Emilie SaintLéger ! Elle n'était encore qu'une enfant lorsqu'elle grimpa sur moi. Puis, je l'ai vue grandir, devenir une belle jeune fille et une femme élégante et discrète. Elle venait s'asseoir sur moi, gracieusement. Je sentais à travers l'étoffe de ses robes, ses rondeurs émouvantes. Je me souviens de ses longues mains fines et blanches qu'elle posait parfois négligemment sur mes accotoirs. Ses doigts de fée glissaient à la perfection sur son ouvrage ... Les années ont passé. Elle gardait pourtant toujours une certaine droiture. En vieillissant, elle demandait de plus en plus ma présence. Elle passait des journées entières, assise, le regard tourné vers la fenêtre semblant attendre une visite qui jamais ne venait. Parfois, elle essayait de lire, mais reposait rapidement le livre, car elle n'y voyait presque plus. Je l'entendais parler toute seule marmonnant quelques mots à propos de ses enfants et petits-enfants. Un jour pourtant, elle s'est oubliée sur moi. J'ai cru mourir de honte. Je lui pardonnai car je sentais bien que c'était la fin. Heureusement pour moi, une bonne venait parfois réparer l'incident. La famille a fini par s'en apercevoir. Alors ma pauvre Emilie a rassemblé quelques bagages en tremblant... Son visage

était las. Elle était déjà ailleurs. Ils l'ont emmenée. J'aurais voulu l'accompagner. Peu de temps après, la famille est revenue. Tous fouillaient fébrilement dans ses papiers. Je les entendais parler de testament. Ils m'ont fait partir à la restauration. Ce n'était pas très agréable, mais je n'étais pas mécontent de me refaire une nouvelle jeunesse. C'est sans doute ce que les humains appellent la chirurgie esthétique. Ensuite, j'ai atterri dans une boutique immonde où cohabitaient les meubles les plus hétéroclites, un peu comme cette sorte de canapé, enfin si on peut appeler ça "canapé" ! C'était une boutique de brocanteur. Je méritais mieux que ça, moi qui suis né à l'époque de Napoléon III. Je ne suis pas une vulgaire imitation du style Louis XVI. J'ai aussi des titres. Maintenant que je suis parmi vous, je me sens en meilleure compagnie.

FAUTEUIL DELANOIS : Parce que vous vous imaginez de notre valeur ! Vous n'avez rien d'authentique. Vous n'êtes même pas signé !

FAUTEUIL DE STYLE : Je suis très proche de vous. On m'a longtemps appelé Louis XVI.

FAUTEUIL DELANOIS : Parce que selon vous Louis XVI aurait vécu à l'époque de Napoléon III ?

FAUTEUIL DE STYLE : Je n'ai jamais dit cela. Mais il n'y a pas grande différence. D'ailleurs l'impératrice Eugénie

admirait Marie-Antoinette. C'est pour cette raison qu'elle a commandé à des artisans du Faubourg Saint-Antoine, de très beaux meubles de style. Je ne suis pas une copie, plutôt une interprétation. En fait, vous devriez vous sentir honorés par ma présence.

FAUTEUIL DELANOIS : Si vous étiez plus discret, vous seriez toléré, pâle interprétation !

FAUTEUIL DE STYLE : Puisque vous le prenez ainsi, moi aussi, je pourrais vous critiquer. Á quoi rime ce pseudo classicisme à l'époque de Louis XVI ? Où, est la création, le génie de votre signature ?

LE CANAPÉ : Ils sont d'un ridicule ces deux là ! Qu'est-ce que ça peut faire tous ces Louis XV, Louis XVI, Louis XVII, Louis XVIII, Louis XIX et j'en passe ...

L'HORLOGE : Il ne connaît même pas son histoire !

FAUTEUIL DELANOIS : Je vous interdis de parler, pauvre ignorant !

LE CANAPÉ : Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous ! Je vous écoute depuis le début et je ne comprends rien à vos histoires.

L'HORLOGE : Vous êtes sans doute trop jeune. Avez-vous traversé les siècles ? Quel âge avez-vous ?

LE CANAPÉ : Je ne me suis jamais posé la question.
Peut-être quinze ou seize ans.

L'HORLOGE : Vous n'en êtes qu'à l'adolescence !

LE CANAPÉ : Et vous, vous êtes de drôles de vieillards.
Des antiquités peut-être ?

FAUTEUIL DELANOIS : Oui, mais nous sommes en bien meilleur état que vous. Vos coussins sont usés. Vos bois craquent et se fendent. Cela fait de la peine à voir. Vous n'avez pas une très longue espérance de vie, mon cher !

L'ARMOIRE : Ce doit être la cigarette ! N'avez-vous pas remarqué qu'il sent le tabac ?

FAUTEUIL DE STYLE : C'est un vaurien. Regardez-le. Il est en guenilles !

FAUTEUIL DELANOIS : Vous ne valez pas mieux que lui !

FAUTEUIL DE STYLE : Attention à ce que vous dites !

L'ARMOIRE : Arrêtez de vous disputer tous les deux !
Moi, je le trouve émouvant dans sa laideur.

LE CANAPÉ : Vous êtes vraiment trop aimable, mais je ne compte pas participer à un concours de beauté.

L'ARMOIRE : Moi, j'ai une certaine sympathie pour lui. Je me fie à mon expérience, car n'étant pas aussi cotée que vous autres, j'ai souvent eu l'occasion de cohabiter avec des meubles fort simples. Ils sont généralement faciles à vivre, pas prétentieux et utiles. Je peux vous assurer que ce canapé qui ne paie vraiment pas de mine a un côté essentiel. Vous ne pouvez pas comprendre.

LE CANAPÉ : Cette armoire est plus intelligente qu'il n'y paraît.

FAUTEUIL DE STYLE : . Je voudrais le sortir d'ici.

FAUTEUIL DELANOIS : Cessez donc d'être agressif ! Il est certes déplaisant de partager cet espace avec des...je n'ose pas appeler cela "meuble", disons plutôt des "horreurs". Il faut dire que c'est le nom qui convient le mieux... Pourtant, il faut s'y faire, que voulez-vous ! D'ailleurs, il ne sera pas vendu. Avez-vous vu son prix ?

LA TABLE : Et moi, vais-je seulement être vendue ?

L'ARMOIRE : Je croyais que vous étiez voyante.

LA TABLE : Mais pas pour moi, je vous l'ai dit. Ah ! Que vais-je devenir ? J'ai peur ! Je n'en puis plus d'être ici ...

FAUTEUIL DELANOIS : Ma pauvre petite table ! Comme je voudrais pouvoir vous rassurer ! Ne vous en faites pas ! : Si je suis vendu, je vous emmène.

LA TABLE : Je suis assez grande pour me débrouiller toute seule. Je n'ai pas besoin de vous. Je bouge, je tourne. C'est plutôt moi qui pourrais vous emmener.

FAUTEUIL DELANOIS : C'est ça ! Emmenez-moi, ma chère table !

LA TABLE (tournant sur elle-même) : Ce ne sera pas pour tout de suite. Il va y avoir les visites...

FAUTEUIL DELANOIS : Je ne les entends pas, ces gens. Sont-ils là ?

LA TABLE : Ils arrivent, mais je les vois déjà...

L'HORLOGE : Que voyez-vous encore ?

LA TABLE: Je vois que ce canapé a un secret... *(Elle tourne sur elle-même).*

L'ARMOIRE : J'adore les secrets. Dîtes-nous tout ! Allez, amusons-nous un peu ! C'est tellement sinistre, cette salle des ventes.

LA TABLE : Non ! Je ne vous le dirai pas, mais vous le découvrirez bien assez tôt.

FAUTEUIL DELANOIS : Comme si un meuble de cette sorte pouvait avoir un secret ! Et d'abord, en quel bois êtes vous, Monsieur le canapé ?

LE CANAPÉ : Quel bois ? (*il réfléchit*) ... En agglo !

FAUTEUIL DELANOIS : C'est curieux, je ne connais pas cet arbre ! Comment sont ses feuilles ?

LE CANAPÉ : Je n'ai pas vu de feuilles. C'est de l'aggloméré, quoi !

LE FAUTEUIL DELANOIS : C'est peut-être un arbre exotique. Ça pousse dans quel pays ?

LE CANAPÉ : Un pays, je ne sais pas, disons une menuiserie, une scierie ...

FAUTEUIL DELANOIS : Je vois. Vous venez de Syrie.

L'ARMOIRE : Mais non, vous ne voyez pas du tout. Il ne s'agit ni d'un arbre ni d'un pays.

LA TABLE : Il n'a rien à voir avec un arbre. Moi qui suis en poirier, je ne m'y retrouve pas. D'après mes visions, l'aggloméré ressemblerait plutôt à des déchets et des copeaux de bois de pin collés entre eux ou quelque chose d'approchant ...

FAUTEUIL DELANOIS : Arrêtez ! Je ne puis entendre de telles ignominies ! Un canapé tout droit sorti d'une poubelle ! D'ailleurs, son odeur même, m'est insupportable !

FAUTEUIL DE STYLE : Si nous pouvions réussir à le sortir de cette pièce ?

L'HORLOGE : Arrêtez tout ce chahut ! Remettez-vous vite en place ! Et que chacun sache se mettre en valeur, car il va être l'heure des visiteurs.

LA TABLE : Ah ! Mon Dieu !

L'HORLOGE : Clin , Clin, Clin (*trois fois*) !

SCÈNE 3

LE COMMISSAIRE-PRISEUR, ARLETTE, LES SIX MEUBLES,
LE MARI, LA FEMME, LA DAME AU CHIEN, LA
COLLECTIONNEUSE , MARIA, COLETTE.

En premier arrive le commissaire-priseur, puis Arlette vêtue d'une jupe longue très classique. Ils sont suivis d'un couple élégant qui visite la pièce, un catalogue à la main. L'homme est nettement plus âgé que la femme. Ils s'arrêtent devant la table.

LA FEMME : Oh , chéri ! Exactement la table dont je rêvais ! ... Étienne Avril ! C'est une affaire à saisir ! J'ai justement un faible pour les pieds gainés. Imagine un peu l'effet qu'elle ferait dans notre salon ! Tout à fait dans la note !

LE MARI : En effet, quelle allure ! En poirier, ce n'est pas commun.

LA FEMME (reniflant la table) : Mmm, on sent encore le parfum des arbres. Ça me rappelle la confiture de poires de mon enfance...

LE MARI : Tu exagères un peu... Le contraste du bois et du marbre est étonnant (*il caresse la table*).

LA FEMME : Ce bronze doré est tout à fait sublime... Ce sera le clou de notre salon, n'est-ce pas ?

LE MARI : Le prix reste abordable. À condition que les enchères ne grimpent pas au-delà du raisonnable, c'est une possibilité intéressante.

LA FEMME : Tu ne vas tout de même pas te laisser impressionner par d'autres éventuels acheteurs ! Il y aura sans doute beaucoup d'options sur elle. N'oublie pas ta promesse pour notre anniversaire de mariage !

LE MARI : Je me laisserais bien tenter ...

LA TABLE : Je suis la vedette de cette salle des ventes. N'est-ce pas que je suis belle ?

Pendant ce temps, entre une femme d'allure vulgaire. Elle porte un panier qu'elle regarde affectueusement en parlant à voix basse.

LA FEMME : Je lui trouve un air mystérieux. Quelque chose d'impalpable, d'indéfinissable ...

LA TABLE : Si cette dame savait !

LA FEMME : Il émane d'elle, une étrange vibration ...

LA TABLE : Et je ne fais pas que vibrer ...

LE MARI : Je vois que tu es conquise... J'espère que ça ne nous mènera pas trop loin.

LA FEMME : Oh, à quelques dizaines de milliers de francs près, ça ne devrait pas poser de problèmes!

LE MARI : Comme tu y vas ! Il faut un minimum de prudence ...

LA FEMME : Tu m'avais promis !

LE MARI : Et bien soit ! Je tiendrai bon pour acquérir cette table.

LA FEMME : Je savais que tu étais généreux (*se dirigeant vers le fauteuil Delanois*) ! Et ce fauteuil signé Delanois, ne trouves-tu pas qu'il irait à merveille avec la table ? Je voudrais justement changer celui de la bibliothèque.

LE MARI : Sois raisonnable ma chérie ! Si c'est pour la bibliothèque, il n'est pas nécessaire qu'il s'harmonise avec la table (*montrant le fauteuil de style*) : Celui-ci pourrait peut-être faire l'affaire ?

LA FEMME : Mais Maxime, tu ne parles pas sérieusement ! Il n'est même pas signé!

FAUTEUIL DE STYLE : Encore ! Comme s'ils s'asseyaient sur la signature !

LE MARI : C'est un meuble de style tout à fait correct. Il est d'époque Napoléon III. Il n'est pas totalement dénué de valeur !

LA FEMME : Je cherche une unité, une harmonie. Ces pieds fuselés ne conviennent pas. Ça fait faux riches !

LE MARI : C'est une impression. Le fauteuil Delanois a plus de classe, certes, mais me semble ... peut-être un peu trop rigide. Pour la bibliothèque, mieux vaut être confortablement installé !

FAUTEUIL DELANOIS : S'ils étaient eux-mêmes plus droits et moins ramollis du fessier, ils ne parleraient pas ainsi.

Le commissaire-priseur les observe et s'approche d'eux.

COMMISSAIRE-PRISEUR: C'est une affaire, Monsieur ! La cote de Louis Delanois ne peut que grimper. C'est un bon investissement.

LA FEMME : Qu'est-ce que je te disais !

Le commissaire-priseur s'éloigne. La dame portant un chien dans son panier s'approche de la table et caresse le marbre.

LA DAME AU CHIEN : Ça au moins, c'est facile à nettoyer (*elle s'éloigne*).

LE MARI (hésitant) : Ça pourrait bien se faire, mais enfin ça dépend un peu des enchères de la table. Je ne sais pas si je pourrais suivre pour le fauteuil Delanois (*il s'assoit dans le fauteuil de style*). Et puis franchement, celui-ci me plaît plus. Question de goût!
Je croyais que tu raffolais des dorures.

LA FEMME : Il y a dorure et dorure !
Elle s'assoit dans le fauteuil Delanois

LE MARI : Il épouse exactement les formes de mon corps...

LA FEMME : Tu n'as qu'à faire un régime et le fauteuil signé t'ira comme un gant.

FAUTEUIL DELANOIS : Allons donc !

LE MARI : Je vais réfléchir ...

LA FEMME : Lorsque tu dis que tu vas réfléchir, en général, c'est non ! Tu n'es qu'un mufle ! Tu n'as aucune générosité !

LE MARI : Je t'en prie, pas de scène ici. Nous en parlerons à la maison.

Ils se lèvent et chuchotent en se dirigeant vers la sortie.

LA DAME AU CHIEN (*regardant l'armoire*) : C'est encombrant ces vieilles armoires ! Qu'est-ce que c'est moche !

L'ARMOIRE : Merci !

LA DAME AU CHIEN : (*s'asseyant dans le fauteuil de style*) On est bien assis là-dedans ! Moi qui ai toujours mal au dos, c'est ça qu'y m'faudrait ! Enfin, c'est pas dans mes prix !

FAUTEUIL DE STYLE : Beurk, quelle odeur ! Les sous-vêtements doivent être douteux. Et puis, elle sent le chien !

La dame au chien se relève brusquement en se tenant les fesses.

LA DAME AU CHIEN : Aïe ! Mais qu'est ce qu'ils ont ces ressorts ? Ils sont bousillés ou quoi ? Ah, ces antiquités !

FAUTEUIL DE STYLE : Bien fait !

FAUTEUIL DELANOIS : Elle n'a même pas osé m'essayer. Cela situe bien votre valeur, mon cher.

LA DAME AU CHIEN (*regardant l'horloge*) : C'est bruyant ces montres ! Sonner toutes les heures, ça doit faire mal à la tête (*se dirigeant vers le canapé et s'asseyant*). Ah, ça c'est bien ! Pas cher au moins ! Cinq cents francs, c'est raisonnable, encore qu'il est un peu pourri, mais pour ce que je veux en faire (*elle sort un petit chien du panier et le pose sur le canapé*) ...Hein ma fille, ça te plait ? Regarde : y a déjà des traces de griffes... Faudra pas l'abîmer, hein ?

Arlette l'aperçoit et se dirige vers le canapé.

ARLETTE : Madame, sans vouloir être désobligeante, je me permettrais de vous rappeler que les chiens sont interdits dans les salles des ventes, surtout en contact avec les meubles ...

LA DAME AU CHIEN : Oh ! Elle est pas méchante ...

ARLETTE : Peut-être, mais c'est interdit pour des raisons que vous pouvez parfaitement comprendre.

LA DAME AU CHIEN : Remarquez, je lui ai pas fait essayer les autres fauteuils : Seulement ce canapé parce qu'il est à moi.

ARLETTE : C'est le votre ? C'est vous qui l'avez mis en vente ?

LA DAME AU CHIEN : Non, mais Je pense l'acheter. J'en ai besoin. Il est dans mes prix.

ARLETTE : Peut-être mais à cette heure, il n'est pas encore à vous. Quand vous en ferez l'acquisition, vous pourrez y mettre un élevage de chiots si ça vous amuse, mais à présent, je vous demande de retirer cet animal de ce canapé !

LA DAME AU CHIEN : Mais puisque je vous dis que je le prends ! J'en ai pas besoin pour très longtemps. C'est juste pour ma nièce et son mari qui vont passer quinze jours chez moi. Je sais pas trop où les mettre. Je voudrais pas trop dépenser. Pour quinze jours, je vais pas acheter quelque chose de neuf. Après, c'est surtout la chienne qui en profitera quand elle veut regarder la télé ... Remarquez, elle est plus toute jeune.. Elle va avoir onze ans. Elle passe ses journées à dormir. Autant qu'elle soit bien installée.

ARLETTE (*très irritée*) : Remettez immédiatement ce chien dans son panier, sinon je vais être obligée d'appeler quelqu'un pour vous faire sortir d'ici !

LA DAME AU CHIEN : Vous êtes pas une amie des bêtes. Ça se voit tout de suite. En plus, vous êtes vraiment pas aimable. J'irais en acheter un ailleurs.

Elle range son chien dans son panier, se lève et sort. Au même moment, entre une femme d'une cinquantaine d'années, la collectionneuse d'horloges. Elle se dirige vers l'horloge.

LE CANAPÉ : En plus, il avait des puces ce clébard !

Le commissaire-priseur va à la rencontre de la collectionneuse d'horloges.

COMMISSAIRE-PRISEUR: Bonjour chère Madame ! Je m'attendais à votre visite.

LA COLLECTIONNEUSE : Oui ! Cette horloge de parquet Louis XV manque absolument à ma collection.

COMMISSAIRE-PRISEUR: Elle est très demandée. J'ai des appels de l'étranger !

LA COLLECTIONNEUSE : Je voyage moi même beaucoup ! Je suis rarement par ici. J'ai fait le
42

déplacement car je me disais que cette horloge Louis XV était vraiment plaisante. Ma dernière acquisition c'était à Drouot : un régulateur de parquet construit par Robert Robin pour Louis XVI . Enchère très serrée tout de même : 470 000 F.

COMMISSAIRE-PRISEUR: Robert Robin, ce n'est pas surprenant. J'attends prochainement quelque chose qui pourrait vous intéresser ; une horloge de parquet d'Angleterre du XVIII^{ème} siècle, marqueterie à fleurs sur fond de palissandre.

LA COLLECTIONNEUSE : Je compte bien venir à cette occasion. Tenez-moi au courant !

Arlette signifie au commissaire-priseur qu'il est demandé au téléphone.

Il sort.

LA COLLECTIONNEUSE : Ah ! Cette horloge...

L'HORLOGE : Clin, clin... (*quatre fois*) !

LA COLLECTIONNEUSE : Ah, cette musicalité ! Cette vibration venue de la nuit des temps !

L'HORLOGE : L'éternel présent !

ARLETTE (se rapprochant) : Excusez-moi, Madame ... Puis-je me permettre une petite question qui risque de vous sembler un peu naïve ? Afin de mieux comprendre les collectionneurs, j'aurais voulu savoir si vous mettez vos horloges dans une seule pièce ou si vous préférez les séparer ?

LA COLLECTIONNEUSE : Oh toutes ensemble ! J'ai une immense pièce du château réservée à cet effet. C'est la salle aux horloges.

ARLETTE : Ce doit être magnifique lorsqu'elles sonnent en même temps !

LA COLLECTIONNEUSE : Oui, magnifique ! Mieux que ça : somptueux ! Une résonance voluptueuse à en mourir d'émerveillement ! Vous ne pouvez pas imaginer ces gammes répétées à l'infini, ces horloges qui résonnent graves et spirituelles ! Ça vous transporte dans un autre monde. C'est palpitant, sublime, féérique ! Surtout à minuit. J'ai l'impression de glisser et de me perdre dans l'écho de cette multitude de carillons ! Le comble de la jouissance ! Un bonheur tel que je n'ose respirer de peur de troubler un pareil concert ! A-ah... L'exta-a-a-se !

ARLETTE : Je comprends !

Elle s'éloigne et intriguée, continue d'observer, la collectionneuse d'horloges.

L'HORLOGE : J'aimerais tellement vivre cette expérience : Retrouver mes amies et carillonner à l'unisson...

La collectionneuse s'affaire auprès de l'horloge, tourne autour, prend des notes. Pendant ce temps deux femmes entrent : Maria et son amie Colette. D'apparence populaire, elles ont entre trente et quarante ans Maria semble agressive. Elles se dirigent directement vers le canapé.

MARIA : Regarde ça Colette ! J'en étais sûre ! Nous avons bien fait de parcourir les salles des ventes. Nous avons fini par le trouver.

LE CANAPÉ : Oh Maria ! Je savais que tu ne m'oublieras pas.

MARIA : Il a fini par le mettre en vente ! Cinq cents francs ! Je l'avais payé plus du double !

COLETTE : On va prévenir les copains !

MARIA (s'asseyant) : Le plus dur était de le retrouver. Le reste, c'est une formalité.

LE CANAPÉ : Ça me fait plaisir de te revoir !

COLETTE : Ne restons pas trop ici pour ne pas nous faire repérer !

MARIA : Moi, je vais passer la nuit ici !

COLETTE : Mais tu es folle ! Pourquoi prendre ce risque ?

MARIA : Je veux au moins une fois, dormir dans MON canapé.

COLETTE : C'est absurde ! On va te voir.

MARIA : Non ! J'ai trouvé où me cacher (*montrant l'armoire*). L'employée regarde ailleurs. C'est le moment d'en profiter. Pars sans moi ! Je veux rester dormir dans mes meubles, enfin sur mon canapé. Les autres sont trop moches. Même si on me les donnait, pour rien au monde, j'en voudrais.

FAUTEUIL DELANOIS : L'ignorante !

LE CANAPÉ : Oh oui Maria. Reste avec moi !

COLETTE : Bon, puisque tu es aussi têtue, je te laisse ! Je vais me mettre devant l'armoire pour faire diversion, au cas où elle regarderait !

Colette se place devant l'armoire. Maria entre dans l'armoire. Colette referme les battants.

ARLETTE : Mesdames ! Nous allons devoir fermer !

La collectionneuse et Colette sortent suivies d'Arlette.

L'ARMOIRE: Je l'avais bien dit que j'étais utile

L'HORLOGE :Clin, clin ...(cinq fois) !

NOIR

ACTE II

SCÈNE 1

LA TABLE, LE FAUTEUIL DELANOIS, LE FAUTEUIL DE STYLE, L'HORLOGE, L'ARMOIRE, LE CANAPE, MARIA.

Maria est toujours cachée dans l'armoire

FAUTEUIL DE STYLE : Ils sont partis. Enfin seuls !

LA TABLE : Presque ! Nous avons une invitée.

FAUTEUIL DELANOIS : Ces visites m'ont fatigué. Nous ne pourrons même pas être entre nous.

LA TABLE : Nous n'allons pas nous gêner pour elle puisque les humains ne peuvent pas nous entendre !

L'ARMOIRE : Moi, je suis bien habitée. Si vous sentiez son cœur battre !

LE CANAPÉ : Oh, je l'imagine ...

FAUTEUIL DELANOIS : Vous avez l'air ridicule avec cette femme cachée derrière vos battants.

L'ARMOIRE : Ce n'est pas la première fois que je sers à cet usage. Si vous saviez le nombre de fois où j'ai servi de cachette à des amants !

FAUTEUIL DELANOIS : Je croyais les amants plus à l'aise dans un lit.

L'ARMOIRE : Probablement, il n'empêche que...

LE CANAPÉ : Alors, c'est donc vrai ? Je croyais que ça n'existait qu'au théâtre !

FAUTEUIL DE STYLE : Que connaît-il du théâtre, lui ?

LE CANAPÉ : J'en ai vu à la télévision !

L'ARMOIRE : Autrefois, c'était vrai. Á présent les mœurs ont changé. Les placards sont devenus trop petits. Les traditions se perdent, hélas !

LA TABLE : Quel dommage ! Que ce devait-être excitant !

L'ARMOIRE : Oh, pas tant que ça ! Sauf quand le mari s'apercevait de leur présence. Je trouve cette femme beaucoup plus émouvante.

LA TABLE : Qu'attend-elle pour sortir ?

L'ARMOIRE : Vous devriez le savoir ma chère ! Elle est toute tremblante.

LE CANAPÉ : Que fais-tu Maria ? Sors !

FAUTEUIL DE STYLE : L'entendez-vous appeler sa Maria ?

FAUTEUIL DELANOIS : Elle ne nous a même pas regardés.

Maria sort, regarde les meubles, les touche, s'assoit dans le fauteuil Delanois. et se relève brusquement.

MARIA : C'est vraiment le musée des horreurs ici ! Puisque je suis là, je vais m'amuser un peu et les essayer tous !

FAUTEUIL DE STYLE : Elle ne manque pas de souffle.

FAUTEUIL DELANOIS : Si elle reste ici pour se moquer de nous, ça va être gai !

L'ARMOIRE : Elle va se calmer. Elle ne peut pas nous insulter toute la nuit. Je crois qu'elle est en colère, mais ce n'est certainement pas après nous.

FAUTEUIL DELANOIS : Tout de même ! Le musée des horreurs ! Elle n'y connaît rien !

MARIA (s'asseyant sur son canapé) : Ah, tout ça ne vaut pas mon vieux canapé ! Il est plus tout neuf mais qu'est-ce qu'il m'a manqué ! Je n'ai pratiquement d'autre meuble. Ils m'ont pris tout ce que j'avais. C'est une honte !

LA TABLE : J'en étais sûre : Oon lui a volé son canapé !

FAUTEUIL DELANOIS : On ne vole pas des meubles. Cela ne se fait pas, à moins que les canapés en aggloupoubelle ne répondent à une autre logique.

LE CANAPÉ : Ne dites pas du mal de Maria ! Je vous en empêcherai.

FAUTEUIL DE STYLE : C'est votre protégée sans doute?

LE CANAPÉ : Oui ! Je l'aime.

Les autres meubles rient.

FAUTEUIL DE STYLE : Ils sont touchants, tous les deux. Quelle belle histoire d'amour ! Remarquez, ils sont bien assortis ! Elle est peut-être en agglo, elle aussi.

Eclats de rires des autres !

LE FAUTEUIL DELANOIS : J'espère qu'elle est en meilleur état que lui. Avez-vous vu comme il est usé ? Quand je le regarde, je me sens tout fringant malgré mes 208 ans.

L'ARMOIRE : C'est à cause d'elle ! Elle ne l'a pas bien entretenu.

LE CANAPÉ : Maria m'a aimé. C'est tout ce qui m'importe. Je n'envie pas votre longévité. Mon but est de servir ceux qui ont vraiment besoin de moi.

L'ARMOIRE : Être utile, telle est aussi ma devise. Être utile pour être aimée.

LA TABLE (ironique) : Le canapé lui a sans doute été utile pour se faire aimer d'autres hommes mais peut-être pas en tant que tel. Et vous ma pauvre armoire, on vous apprécie tellement que l'on vous met constamment en vente.

L'ARMOIRE : Les gens me trouvent facilement encombrante. J'ai surtout été conçue pour vivre dans les châteaux.

LE CANAPÉ : Plus qu'utile, je suis indispensable ! La preuve ? Vous l'avez devant vous ! Maria est revenue me chercher.

LA TABLE : Qui vous dit qu'elle va vous racheter ? Elle vous rend visite. C'est tout!

FAUTEUIL DE STYLE : Elle n'a peut-être même pas assez d'argent !

FAUTEUIL DELANOIS : C'est une pauvre. On le voit tout de suite. Ah, c'est une pauvre âme !

L'HORLOGE : Vous confondez tout mon ami. Ce n'est pas parce que cette femme est peu fortunée que vous pouvez préjuger de son âme.

FAUTEUIL DELANOIS : Demandez-le donc à la table ! Elle sait lire dans les âmes.

LA TABLE (tournant) : Ce canapé est un peu déchiré, intérieurement bien-sûr... S'il est ému de retrouver cette femme, c'est qu'elle le mérite.

LE FAUTEUIL DE STYLE : Vous n'êtes pas plus voyante que nous ! Moi aussi j'avais remarqué que ce canapé était déchiré !

L'ARMOIRE : Moi de même ! Je suis tout aussi capable qu'elle de tourner sur moi-même en racontant n'importe quoi. C'est une question d'entraînement. Elle prédit le présent !

L'HORLOGE : Du calme ! Nous allons encore passer de longues heures ensemble. Vos humeurs perturbent mes aiguilles.

Maria se relève et essaie les autres fauteuils.

MARIA : Ces meubles de luxe ! Pendant que des gens font grimper les enchères pour des bibelots inutiles, on me confisque mon canapé ! Tout ça au nom de leur soi-disant morale Pour un jouet que j'ai eu le malheur de payer à ma fille ! Elle est amusante cette table ! Elle vaut une fortune, bien plus d'argent que ce que je gagne en une seule année ! Oh, et puis ils me fatiguent tous ces meubles ! Je vais me reposer sur mon canapé. Depuis que je l'ai plus, je dors sur un matelas pneumatique. J'ai mal au dos. J' ai même pas la force de le déplier.

Elle s'allonge sur le canapé et ferme les yeux pour s'endormir.

LE CANAPÉ : Vous ne pouvez pas comprendre. Nous venons de monde tellement différents. Vous parlez de châteaux. Des châteaux, je n'en ai vu qu'à la télévision...

LA TABLE : Je ne sais pas très bien ce que vous appelez "télévision". J'ai des visions sans télé. J'ai pourtant cru apercevoir quelque chose qui ressemblait à cet objet qui fait défiler les images. C'était magique. Dans mon grenier

poussiéreux habité de toiles d'araignées, il n'y avait rien d'aussi étonnant.

Excusez-moi si je vous ai interrompu....

LE CANAPÉ : C'est sans importance. Moi, j'ai toujours habité un H.L.M.

L'ARMOIRE : Quelle sorte de maison est-ce ?

LE CANAPÉ : Oh, ce n'est pas pour vous ! Les chambres sont trop petites pour contenir un meuble aussi imposant que vous. D'ailleurs, il y a des placards. Dans ce genre d'appartement, on entend tout ce qui se passe : les cris des enfants de l'étage audessus, le bruit de l'ascenseur, l'aspirateur de la voisine, les disputes de l'immeuble et les aboiements des chiens.

L'HORLOGE : Ce doit être épuisant ! Entendiez-vous des carillons d'horloge ?

LE CANAPÉ : Non ! Seulement des sonneries de réveil et des radio-réveils...

LA TABLE : C'est étrange ! Ce doit être follement amusant toutes ces vies réunies dans ces petites boîtes que vous appelez "appartements". Toutes vivent une histoire différente. Pourtant les bruits interfèrent pour former une trame commune. Mais qu'est-ce qu'un radio-réveil ?

LE CANAPÉ : C'est un réveil branché sur la radio et qui diffuse de la musique et des informations sur ce qui se passe dans le monde, la politique, les guerres, le sport, enfin tout !

L'HORLOGE : Dire que des gens préfèrent se réveiller avec des nouvelles de guerres plutôt qu'avec le son mystérieux de mon carillon ! Quelle tristesse !

LA TABLE : C'est incroyable ! Il s'en est passé des choses depuis que j'étais enfermée dans mon grenier ! Rien qu'une radio et l'on est relié au monde entier? C'est inimaginable ! C'est sûrement pour ça qu'ils n'ont plus eu besoin de moi. Et pourtant, j'en ai prédit des guerres ! Cette radio ressemble certainement à une boule de cristal.

LE CANAPÉ : Pas exactement. La radio ne prédit pas l'avenir. Oh, il en est question... Ils font des statistiques et des sondages, mais ça ne se passe jamais comme prévu.

LA TABLE : Vous me rassurez.

L'ARMOIRE : Je ne comprends pas grand chose à ce que vous racontez. Je vois que vous n'avez pas dû vous ennuyer...

LE CANAPÉ : C'est vrai. J'ai eu des jours et des nuits bien remplis.

L'HORLOGE : Sans carillon, comment pouviez-vous reconnaître les jours et les nuits ?

LE CANAPÉ : C'est simple : le jour on se lève et la nuit on dort sur moi. C'est à dire que je travaille la nuit et je me repose la journée. J'ai vécu depuis dix ans dans ce deux-pièces.

FAUTEUIL DELANOIS : Vous ne voulez tout de même pas dire qu'il n'y avait que deux pièces dans cet appartement ?

LE CANAPÉ : Pourquoi ? Il y avait aussi une cuisine une salle de bains et des toilettes bien sûr.

LA TABLE : C'est adorable ces petites boîtes. De vraies maisons de poupée.

LE CANAPÉ : C'était pourtant trop petit. Maria s'en plaignait souvent. Sa fille dormait dans la chambre et Maria dans le séjour.

FAUTEUIL DE STYLE : Comment faisait-elle ? Vous êtes à peine plus grand qu'un fauteuil.

LE CANAPÉ : Elle me déplaît car je suis transformable en lit.

L'ARMOIRE : C'est magique. Il a du talent notre canapé.

L'HORLOGE : C'est l'époque des transformations : un canapé devient un lit et un réveil tient des propos sur l'évolution du monde. Je me demande comment les humains peuvent se repérer.

LA TABLE : Et Maria ? N'avait-elle pas de mari ?

LE CANAPÉ : Si bien sûr. Comme tout le monde. Du moins au début. Les premières nuits étaient tendres. Ils dormaient l'un contre l'autre et le chant de mes ressorts berçait leurs ébats. Alain tenait sa main comme s'il avait peur de la perdre. Très vite la petite est arrivée. Stéphanie pleurait souvent dans sa chambre et Maria venait la prendre à côté d'elle. Ils étaient serrés. Je craignais de me briser. Á cette époque, l'appartement respirait le bonheur. La famille et les amis étaient souvent invités.

LA TABLE : Que s'est-il passé ensuite ?

LE CANAPÉ : Alain a perdu son travail. Il est devenu coléreux. Il ne supportait même plus sa fille qui était pourtant tellement mignonne. Il restait tout le temps affalé sur moi, sans retirer ses chaussures. Il avait

toujours un verre à la main et renversait souvent du vin sur mes coussins. Maria s'absentait de plus en plus souvent pour l'éviter et Stéphanie allait à l'école. Alain me dégoûtait avec sa présence négligée qu'il m'imposait toute la journée devant la télévision. Et pour tout vous dire, je ne supportais plus le genre de films qu'il regardait.

LA TABLE : Pourquoi ? N'était-ce pas intéressant ?

LE CANAPÉ : Je ne vais pas vous les raconter. Vous seriez sans doute choquée.

LA TABLE : Choquée , moi ! Jamais ! Racontez !

LE CANAPÉ : C'était toujours la même chose : des gens faisaient l'amour dans toutes les positions imaginables.

LA TABLE : Oh ! C'est certainement très drôle ! J'aurais bien voulu voir ça. J'aurais appris des choses...

LE CANAPÉ : Ça finit par être abrutissant et vulgaire !

L'HORLOGE : Question d'époque...

FAUTEUIL DE STYLE : Pourtant la vulgarité vous sied si bien !

LE CANAPÉ : Je croyais que votre grand âge vous avait appris à ne pas vous fier aux apparences.

FAUTEUIL DE STYLE : Au contraire. Tout est dans la façon dont nous nous présentons au monde. Si vous me retirez mes accotoirs terminés en console, mes pieds fuselés et mes bois en hêtre doré sculpté, que me reste-t-il ?

LE CANAPÉ : Peut-être pas grand chose, mais c'est votre problème. Depuis que je suis ici, je me sens obligé de me faire tout petit. Vous ne m'adressez la parole que par curiosité ou pour mieux vous moquer de moi. Pendant la visite, j'ai eu droit aux honneurs de cette horrible femme qui voulait m'acheter pour son chien. Il m'est parfois difficile de me taire, de cacher cet amour qui palpite en moi et que j'ai envie de donner, ce besoin de communiquer avec mon entourage. Je souffre de mon apparence insignifiante qui ne correspond en rien à ce que je sens vibrer en moi.

FAUTEUIL DELANOIS : C'est parce que vous n'êtes pas bien né. Si vous étiez autre chose qu'un meuble, vous pourriez peut-être exprimer ces qualités en dépit de votre handicap originel. Voyez-vous pour des meubles de notre rang, la noblesse de notre présentation est essentielle. C'est ce qui fait notre existence, notre réalité. Atteindre la perfection requiert une dignité intérieure, un sens de l'honneur, une grande âme...

L'HORLOGE : Notre âme est façonnée par les humains qui se sont attachés à nous. S'ils nous ont aimés, nous renvoyons de l'amour. S'il nous ont oubliés, nous nous figeons dans l'étroite conscience de notre prix.

LE CANAPÉ : C'est peut-être vrai. J'ai tant reçu d'amour de Maria et de sa fille, que je me sens exister. Je ne demande qu'à ouvrir les bras pour protéger ceux qui ont besoin de moi.

LA TABLE : C'est un peu lassant toutes ces considérations. Racontez-nous plutôt la suite de votre histoire !

LE CANAPÉ : Bon si ça vous intéresse ! Oh, tous ces souvenirs douloureux ! Alain a fini par retrouver un emploi de routier. Ça me rappelle cet horrible camion qui m'a enlevé ! Tout le monde étant occupé, je me retrouvais donc seul presque toute la journée. Je m'ennuyais beaucoup jusqu'au jour où la petite a ramené un chat trouvé dans la cité. Imaginez donc ! Un compagnon qui se fait les griffes sur vous....

FAUTEUIL DE STYLE : Quelle horreur! C'est une véritable torture! Ces animaux devraient être châtiés!

LE CANAPÉ : Peut-être, mais quand ils deviennent votre principale compagnie, vous leur pardonnez tout. J'avais

fini par l'aimer, lui aussi. Je me sentais utile quand il ronronnait ou s'étirait sur mes coussins !

L'ARMOIRE : Moi aussi, j'ai déjà eu des chats. Un jour une chatte s'est cachée derrière mes battants pour mettre au monde toute une portée de petits. Ils étaient mignons !

LA TABLE : Moi, je n'ai connu longtemps que la poussière des greniers. Á peine quelques souris ...

LE CANAPÉ : Je vous plains. Vous êtes superbe, mais si mal aimée...

LA TABLE : Arrêtez ! Vous allez me faire pleurer. Continuez plutôt votre histoire !

LE CANAPÉ : Quand Alain rentrait, il devenait odieux. Il soupçonnait Maria de le tromper. C'était complètement faux.

LA TABLE : Quel dommage ! Elle n'aurait pas dû se priver !

LE CANAPÉ : Ce n'était pas son genre. Elle était trop droite pour ça. Il ne voulait rien savoir. Il s'est mis à la frapper, surtout lorsqu'il avait bu. Il fallait voir ma pauvre Maria, son visage tuméfié, ses larmes et les cris de la petite qui croyait que sa mère allait mourir.

J'ai tenté de la réconforter, la consoler lui offrir des nuits réparatrices. Il m'en empêchait : il lui faisait l'amour comme une brute. Elle voulait le quitter mais ne savait pas où aller !

L'HORLOGE : Combien de temps cela a-t-il duré ?

LE CANAPÉ : Je ne sais pas très bien : quelques mois, un ou deux ans peut-être ?

L'HORLOGE : Je veux dire combien d'heures ?

LE CANAPÉ : Je n'ai pas compté.

L'HORLOGE : C'est une erreur. il faut mémoriser les heures, les minutes et les secondes. C'est une façon de mesurer la chronologie des évènements.

LE CANAPÉ : Il existe peut-être des heures plus longues que d'autres. Celles où l'on souffre par exemple... Heureusement, ils ont fini par divorcer.
Alain a rencontré quelqu'un d'autre.

LA TABLE : C'est là que ça va devenir plus intéressant. A-t-elle eu beaucoup d'amants pour se changer les idées ?

LE CANAPÉ : Non. Pas à ma connaissance. Elle ne vivait que pour sa fille. Un homme est venu plusieurs fois. Puis les visites se sont espacées et je ne l'ai plus revu.

FAUTEUIL DE STYLE : C'est très probablement parce que vous n'étiez pas assez confortable.

LE CANAPÉ : C'est vrai que je ne vau pas un lit.

FAUTEUIL DE STYLE : Vous ne valez rien du tout : griffé par des chats, souillé par un ivrogne et même pas restauré !

LE CANAPÉ : Vous me trouvez sordide ! Et bien, je vais vous choquer d'avantage. Bouchez-vous les oreilles si vous êtes trop sensible !

FAUTEUIL DELANOIS : S'il vous plait, épargnez-nous trop de détails déplaisants !

LE CANAPÉ : J'ai besoin de parler. Ça me libère. Le pire, c'étaient le cafards : des petits insectes qui grouillent, qui rampent, qui grimpent sur les murs et qui envahissent tout. Ils se cachaient sous mes coussins, pondaient entre les boiseries. Impossible de les atteindre. Le jour, ils restaient dans leur cachette, mais dès que la lumière était éteinte, ils devenaient maîtres des lieux. Maria en faisait des cauchemars. Parfois, elle se réveillait comme une furie et piquait une crise.

LA TABLE : Est-ce que ces insectes piquent?

LE CANAPÉ : Non, mais c'est répugnant. C'est odieux !

L'ARMOIRE : Moi, j'ai connu des mites mais pas de cafards.

LE CANAPÉ : J'ai eu aussi les puces du chat.

FAUTEUIL DELANOIS : Tout, de même ! Cette souillon de Maria aurait pu nettoyer !

LE CANAPÉ : Elle ne s'en privait pas. Elle m'aspergeait d'insecticide. J'étais à moitié asphyxié ! Elle se bouchait le nez, toussait ouvrait les fenêtres et sortait précipitamment avec sa fille et son chat. Je restais au milieu des gaz. Qui se soucie des meubles ? Nous entendent-ils seulement pleurer ? Le vieux buffet a rendu l'âme. C'est sans doute à cause de l'insecticide foudroyant. C'est terrible, ces armes de destruction massive. Ça vous détruit tout : sauf les cafards. Dans ces moments là, j'ai prié pour partir. J'étais devenu asthmatique.

L'HORLOGE : Que d'épreuves pour votre jeune âge ! Vous vieillirez vite, mon pauvre.

LE CANAPÉ : Je ne me pose pas la question. Je ne suis pas immortel. Un jour, je finirai à la casse ou au mieux dans une cheminée.

FAUTEUIL DE STYLE : Faites-le taire ! Que je ne l'entende plus ! Il ne raconte que des choses effroyables. Quand je pense qu'on a osé nous imposer une pareille compagnie, c'est plus que je n'en puis supporter ! Je me plaindrai au commissaire-priseur. Je ferai un scandale ! Nous avons droit à un minimum de respect !

FAUTEUIL DELANOIS : Encore faudrait-il que les humains nous entendent. Malheureusement pour eux, ils sont sourds à nos lamentations. Ils se privent ainsi de notre sagesse. Ce canapé mérite peut-être aussi un peu de respect. Nous autres recherchons plutôt la considération. Ce n'est pas exactement la même chose. Il faut bien admettre que ce canapé n'est pas fondamentalement mauvais. Il n'a pas choisi d'être ce qu'il est. Il en a payé le prix. Nous devons faire preuve d'un peu de condescendance à son égard et lui reconnaître un minimum de dignité. La charité ne nous rendra que plus respectables.

LA TABLE (tournant) : Vous avez encore beaucoup de choses à vivre, cher canapé. Je vous vois au centre d'une grande aventure, une intrigue, dirait-on ...

LE CANAPÉ : Je n'ai pas attendu après vous. C'est déjà chose faite.

L'ARMOIRE : Voyez-vous ce que je vous disais ? Elle prédit le passé maintenant. C'est une menteuse. !

LE CANAPÉ : Oui, c'est du passé. Un jour quand j'étais seul dans l'appartement, des gens sont rentrés. Ils m'ont désigné du doigt et des hommes m'ont soulevé pour m'emporter. Au début, je croyais que c'était pour me transporter à l'hôpital à cause de mon asthme. Malheureusement, ce n'étaient que des voleurs. Pourtant il y avait un policier avec eux.

FAUTEUIL DELANOIS : Vous dites n'importe quoi ! S'il y avait un agent de police, ce ne pouvaient pas être des voleurs !

LE CANAPÉ : Je vous jure que je dis la vérité ! Ils m'ont jeté sans ménagement dans un camion et m'ont emmené dans une sorte de prison pour meubles.

FAUTEUIL DELANOIS : Ah, voilà qui change tout ! La police était là pour vous arrêter. Vous étiez donc un délinquant !

L'ARMOIRE : On n'arrête pas un meuble. Laissons la délinquance aux humains ! D'ailleurs, pour prouver sa culpabilité, il faut qu'il y ait un procès.

FAUTEUIL DE STYLE : C'est peut-être pour cette raison qu'on nous a mis ensemble. Les juges, c'est peut-être nous !

LE CANAPÉ : Je vous jure que j'ai rien fait. Je n'ai jamais fait de mal à une mouche, ni à un cafard.

FAUTEUIL DE STYLE : C'est ce qu'ils disent tous ! Il a dû comploter contre des meubles de luxe !

LE CANAPÉ : Je savais même pas que vous existiez !

L'HORLOGE : Il est innocent ! Il a peut-être été persécuté à cause de ses origines .

FAUTEUIL DELANOIS : S'ils pouvaient envoyer en prison tous les meubles en agglo ou du moins les mettre un peu à l'écart, sans vouloir leur faire de mal...

FAUTEUIL DE STYLE : Ou même complètement les éliminer. J'aspire à une certaine purification..

FAUTEUIL DELANOIS : Vous allez un peu loin. Il faut bien laisser quelques meubles pour les pauvres.

FAUTEUIL DE STYLE : Ils menacent notre existence. Imaginez le jour où le monde sera envahi par des meubles en agglo. Que deviendrons-nous ?

FAUTEUIL DELANOIS : Qu'en pensez-vous ma chère table ? Que voyez-vous ? Est-ce un intrigant ?

LA TABLE (tournant) : C'est un peu trouble. Il n'est pas coupable, mais il convient tout de même de s'en méfier.

L'ARMOIRE : Je vous demande un peu d'indulgence.
Après tout, n'avons nous pas tous une même origine ?

FAUTEUIL DELANOIS : Pas exactement.

L'HORLOGE : Oubliez votre signature et votre ébéniste !
Avant d'être des meubles, nous avons tous le même créateur.

FAUTEUIL DELANOIS : Pas lui. Il est fabriqué à partir de résidus.

L'ARMOIRE : Peut-être, mais à l'origine, il était un pin avec des racines, un tronc et des aiguilles.

LE FAUTEUIL DE STYLE : Moi, je n'avais pas d'aiguilles.

L'ARMOIRE : C'était une faiblesse. Nos feuilles tombaient à chaque automne.

FAUTEUIL DELANOIS : Et les bourgeons du printemps ?
Vous souvenez-vous quand ils éclataient pour faire sortir ces petites feuilles délicieuses ?

L'HORLOGE : Et les premiers nids ? Nous abritons la vie !

L'ARMOIRE : Je sens encore mes branches ployer sous le poids de mes noix.

LA TABLE : C'est vrai que nous avons les même origines. Ah, ces branches qui épousent le mouvement du vent ! Et ce ciel, cette douceur du soleil sur mes poires ... Je le sens encore mûrir !

LE CANAPÉ : Oui, nous avons les mêmes origines. Pourtant, les humains ont détruit des arbres fruitiers pour faire de vous des objets de luxe quand d'autres humains avaient faim. Vous êtes nés d'une injustice. Comment pourriez-vous apprendre la tolérance ?

FAUTEUIL DELANOIS : Je vous l'avais bien dit : c'est un révolutionnaire !

L'HORLOGE : Ne craignez rien. La révolution appartient au passé...

FAUTEUIL DELANOIS : Mais tout de même !

LE CANAPÉ : Puisque vous êtes aussi stupides, je vais me taire. Je préfère épouser les rêves de Maria. Oh, ma chère Maria !

L'HORLOGE : Clin, clin (*10 fois*) ! Quand, j'imagine des dizaines, peut-être des centaines d'horloges réunies en

un même lieu ... des horloges qui seraient des amies.. Nous unirions nos carillons dans une unique partition ; une véritable symphonie. Je voudrais déjà être dans ma nouvelle demeure, entendre des clin-clin, ou des ding-dong... des époques se rejoignant en une même vibration. J'ai parfois souffert de solitude dans mes châteaux. Porter la lourde responsabilité d'annoncer les heures si semblables en leur carillon et si différentes puisque uniques ! Je voudrais être déjà loin d'ici pour retrouver mes amies de toutes les époques..

LA TABLE : Vous avez de la chance ! Moi, je ne suis pas pressée de partir d'ici ; pour aller où, vers qui, vers quels autres meubles ? Ma seule consolation est de voir que l'on s'intéresse à moi. Je serais vendue plus cher que vous. Tant de personnes m'ont admirée !

L'HORLOGE : Le prix m'importe peu. Je veux retrouver mes sœurs de tous les pays, de toutes les époques.

FAUTEUIL DELANOIS : Ah, oui, comme je vous comprends ! Et moi, qui voudra m'acheter ? Pourquoi n'ai-je pas été vendu la dernière fois ? Où sont partis tous mes amis ? Je dois leur manquer.

LA TABLE : Vous avez dû être estimé trop cher.

FAUTEUIL DELANOIS : Pourtant j'ai une illustre signature !

LA TABLE : C'est en partie vrai. Voyez-vous, votre ébéniste n'a pas su se renouveler. C'est dommage. Il a été trop vite surpassé par Georges Jacob ou encore Martin Carlin.

FAUTEUIL DELANOIS : Qui vous permet d'affirmer une chose pareille ?

LA TABLE (tournant) : Je l'ai vu. D'ailleurs, je peux même vous dire que Delanois a fini sa vie comme marchand de bois.

FAUTEUIL DELANOIS : C'est impossible. C'est trop triste !

LA TABLE : Ça n'enlève rien à votre qualité. Vous n'êtes aucunement responsable de son sort.

FAUTEUIL DELANOIS : Oui, mais je l'aimais cet homme. Il travaillait avec délicatesse et passion. Il y avait en lui une certaine droiture. Il n'acceptait pas le moindre compromis. C'était un puriste.

FAUTEUIL DE STYLE : Peut-être un peu trop rigide...

LE FAUTEUIL DELANOIS : Vous pouvez parler !

LA TABLE : Je vous ai dit de ne pas vous inquiéter. Vous allez avoir du succès...

FAUTEUIL DELANOIS : J'espère que vous viendrez avec moi. J'ai tellement peur de vous quitter..

LA TABLE : Pourquoi ?

FAUTEUIL DELANOIS : Nous appartenons à la même époque. Nous seuls pouvons nous comprendre.

LA TABLE : Mis à part l'époque, est-ce que je vous plais vraiment ?

FAUTEUIL DELANOIS : Vous êtes merveilleuse ! J'aime votre teint de marbre, vos pieds en gaine, votre souplesse et votre légèreté. Parfois, il me semble que vous parlez trop, que vos considérations sont futiles et pourtant, je vibre à chacun de vos mots. Ce mystère qui vous entoure... Je crois entendre des chuchotements traversant les siècles et empreints d'une certaine gravité. Votre insouciance n'est qu'une façade, une sorte de pudeur pour mieux vous préserver...

LA TABLE : Comme vos perceptions sont justes ! Quelle finesse d'interprétation ! Je crois que je commence à vous apprécier. On m'a si souvent mal jugée ! Voyez-vous, je suis ... une artiste. Qui l'accepte dans ce monde rationaliste ? Pour tout vous dire : j'avais peur que vous ne soyez un peu ennuyeux, très à cheval sur les principes...

FAUTEUIL DELANOIS : C'est l'impression que je donne.
Je n'en suis pas moins un meuble de cœur...

LA TABLE : Et d'esprit ! J'aime votre chaleur, moi qui suis parfois si froide.

FAUTEUIL DELANOIS : Je sais également être tendre...

FAUTEUIL DE STYLE : Peut-être, mais moi je suis plus confortable que cosu.

LA TABLE : Ça m'est égal puisque je ne peux pas m'asseoir.

FAUTEUIL DE STYLE : C'est dommage mais n'aimez-vous pas mes accotoirs ?

LA TABLE : Que voulez-vous que j'en fasse ?

FAUTEUIL DELANOIS : Taisez-vous pauvre imposteur ! Vous n'êtes pas digne d'elle. Pour vous une table de style Louis XVI ferait l'affaire puisque vous n'êtes pas authentique.

L'HORLOGE : Et puis, il est bien trop jeune pour elle : 103 ans de différence, cela fait 902 880 heures ! C'est énorme !

L'ARMOIRE : Oh, quelle importance ? En amour, il n'y a pas d'âge !

FAUTEUIL DELANOIS : Cet imposteur sait-il seulement aimer ?

LA TABLE : Ce n'est pas comme vous. J'ai toujours appelé dans mes rêves un meuble qui saurait me comprendre, qui m'accepterait telle que je suis, qui saurait me protéger, un meuble en qui je puisse avoir confiance pour pouvoir me détendre et me reposer de mes angoisses...

FAUTEUIL DELANOIS : Nous étions faits pour nous rencontrer. L'avenir nous appartient.

LA TABLE : Ah, l'avenir, que c'est mystérieux !

FAUTEUIL DELANOIS : Qu'il me sera doux avec vous
(*il se rapproche de la table*) !

L'HORLOGE : Clin, clin (*douze fois*) ! J'aime les amours de minuit. Ce sont les plus porteuses. Á l'aube d'un nouveau jour, quelques heures avant le lever du soleil... Laissons-les profiter de ces quelques instants de bonheur.

LA TABLE : Oh, le soleil ! C'est un si lointain souvenir !

L'ARMOIRE : Un chant d'oiseau ... j'ai mal à mes branches ! Laissez-les ! Une légère brise... que c'est doux ! Ah, mais où ai-je la tête ?

LA TABLE : Décapitée !

FAUTEUIL DELANOIS :Hein, Que dites-vous ma chère.

LA TABLE : Oh, un mauvais souvenir... un cauchemar, peut-être ?

FAUTEUIL DE STYLE : Non ! Pas les bûcherons ! Je veux vivre !

L'ARMOIRE : Mais où sommes-nous ?

LA TABLE : Regardons plutôt l'avenir. Le passé fait si mal !

FAUTEUIL DELANOIS : Rapprochez-vous de moi. Oubliez vos angoisses !

Maria se réveille et s'assoit.

MARIA : Qu'est-ce que je fais là ? C'est absurde ! Comment j'ai pu me mettre dans cette situation ? Cette histoire m'a tourné la tête. Je suis complètement folle ! J'ai bien dormi dans mon canapé, mais maintenant, il faut sortir d'ici.

Elle se lève et se dirige vers la sortie.

L'ARMOIRE : C'est fermé à clef. Qu'est-ce qu'elle s'imagine ?

LA TABLE : Elle arrivera tout de même à son but...

L'ARMOIRE : Et comment, s'il vous plaît ?

LA TABLE : Surprise !

MARIA (*revenant furieuse*) : Je suis enfermée ! Me voilà bien ! Au milieu de tous ces meubles horribles ! Mais aussi, ils n'avaient pas à me prendre mon canapé ! Tout ça pour cinq cents francs ! L'huissier ne pourra même pas rembourser ses frais. Oh, c'est pas pour le fric qu'il ont fait ça ! C'est pour me punir ! S'ils le pouvaient, ils nous enlèveraient même l'air qu'on a dans les poumons. Est-ce qu'on a seulement le droit de vivre quand on n'a pas le sou ? Les huissiers, ils vous rackettent en toute légalité. Alain ne me verse pas un centime de pension pour la petite, mais la loi n'y peut rien. Il n'est pas solvable. Pratique ! Il sait se défilier, lui ! On vient pas lui voler ses meubles : il a rien en son nom ! C'est toujours les mêmes qui se débrouillent. Moi, ils m'ont pas ratée. Pour eux, les mauvais payeurs sont toujours de mauvaise foi. Qu'est-ce qu'ils connaissent de la foi ? Je voudrais bien les y voir ! S'il faut avoir du pognon pour avoir la foi,

je laisse ça à d'autres. C'est injuste ! C'est inhumain ! De quel droit sont-ils entrés chez moi comme des voleurs ? Ils m'ont pris le canapé parce que c'était mon seul vrai meuble. Les ordures ! Je vais lui dire ce que j'en pense à ce commissairepriseur. Même s'il n'y est pour rien, il n'a pas à vendre mon meuble !

LA TABLE : Il va y avoir du grabuge !

L'ARMOIRE : On va un peu s'amuser

L'HORLOGE : Clin, clin ... (cinq fois) !

MARIA : Oh, il n'est que cinq heures (*elle se rassoit*). Qu'est-ce que je vais pouvoir faire ? Ils vont me trouver ici. Ils risquent d'appeler les flics. Je vais même peut-être aller en prison ... J'ai peur ! On va m'enlever la garde de Stéphanie. Mon Dieu, faites qu'ils la confient pas à son père ! Cette nuit, elle dort chez sa grand-mère mais demain, qu'est-ce qu'elle va penser si je ne rentre pas ? Elle a déjà été tellement perturbée quand ils ont pris le canapé. Elle les a vus le mettre dans le camion. Elle croyait que c'était à cause d'elle ! Elle cachait ses jouets, son nounours sous l'oreiller de peur qu'on vienne le lui prendre. Ma petite Stéphanie ! Surtout qu'ils touchent pas à ma fille parce que là, ils trouveront à qui parler ! Elle n'a pas choisi de vivre dans un monde où à ceux qui n'ont rien, on prend ce qu'ils n'ont pas ! Je vais me calmer un peu. J'essaierai de m'expliquer avec le

commissaire-priseur. Il n'est pas à cinq cents balles près.
Je vais me rendormir

Elle s'allonge et ferme les yeux ...

FAUTEUIL DE STYLE : Elle est bien assortie à son canapé ! C'est une révoltée !

L'ARMOIRE : C'est une brave femme et certainement une bonne mère.

FAUTEUIL DELANOIS : Je la trouve un peu bizarre. Ce doit être la pauvreté. Que Dieu la protège !

LA TABLE : Moi, je l'aime bien. Elle a du courage.

L'ARMOIRE : Le canapé n'a pas menti. Il est innocent.

FAUTEUIL DELANOIS : N'y pensons plus. Rapprochez-vous de moi, chère table. On ne peut pas épouser tous les problèmes des humains.

L'ARMOIRE : C'est vrai ! Ils en ont trop et pour la reconnaissance qu'on en a ! Se soucient-ils seulement de nous ?

L'HORLOGE : Clin, clin, clin ... (*six fois*) !

FAUTEUIL DELANOIS : Vous ne pouvez pas baisser un peu votre clin-clin ? Vous n'allez pas nous tenir en éveil toute la nuit ! Laissez-nous, la table et moi, à nos amours !

L'HORLOGE : C'est ma vocation. Chaque heure est unique Je suis là pour vous le rappeler. Profitez-en pour jouir de chaque instant. Qui sait si votre amour fera seulement le tour du cadran ?

NOIR

ACTE III

SCÈNE 1

LES MEUBLES, MARIA, ARLETTE, LE COMMISSAIRE-
PRISEUR

L'HORLOGE : Clin, clin ...*(9 fois)* !

Arlette entre dans la pièce. Maria se réveille brusquement.

MARIA *(s'étirant)* : Ah, j'ai bien dormi !

ARLETTE : Mais enfin que se passe-t-il ? Que faites-vous ici ?

MARIA : Comme vous pouvez le constater, j'ai passé la nuit dans cette pièce.

ARLETTE : Mais de quel droit ? Comment êtes-vous entrée ?

MARIA : Vous savez encore ce que c'est le droit ? Moi, je ne sais plus.

ARLETTE : Comment avez-vous pu passer la nuit ici ?

MARIA : C'est très simple : j'ai profité d'un moment d'inattention de votre part pendant la visite et je me suis cachée.

ARLETTE : C'est bien la première fois que ça arrive !
Oh, là, là ! Je vais avoir des ennuis !

Le commissaire-priseur arrive. Il fait le tour de la pièce avec inquiétude et dévisage Maria.

COMMISSAIRE-PRISEUR: Qui est cette personne ? Que fait-elle ici ?

ARLETTE : Demandez lui ! Moi, je n'y comprends rien. Il faut que j'aille répondre au téléphone.

Elle s'esquive rapidement.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Il n'y a plus de visite ce matin, Madame. La vente va commencer dans une heure.

MARIA : Je m'en vais. J'ai assez visité les lieux. Quand on passe la nuit ici, on n'a pas besoin d'en voir plus ! J'ai même rêvé que ces meubles parlaient !

COMMISSAIRE-PRISEUR: Attendez ! Vous n'allez pas me dire que vous avez dormi ici ? Arlette a fait la fermeture hier. Il n'y avait personne.

MARIA : Je me suis cachée dans l'armoire pour rester là.

COMMISSAIRE-PRISEUR: Dans l'armoire ? On aura tout vu (*regardant autour de lui avec un air soupçonneux*) ! Rien n'a disparu. Arlette pourrait tout de même faire attention. Elle va m'entendre !

MARIA : Je voudrais pas qu'elle ait des problèmes à cause de moi. Elle pouvait pas deviner.

COMMISSAIRE-PRISEUR: C'est à moi d'en juger. Et d'abord, vous ne manquez pas d'audace ! En quel honneur avez-vous ainsi décidé de rester dans cette pièce ?

MARIA : Je voulais dormir dans "mon" canapé : il m'appartient.

COMMISSAIRE-PRISEUR: Absolument pas ! Il est en vente.

MARIA : Oui, mais il est à moi.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Maître Dupuis me l'a confié. Ce meuble vous a peut-être appartenu mais aujourd'hui, il n'est plus à vous. Vous désirez peut-être le racheter ?

MARIA : Racheter mon canapé alors que je suis victime d'une injustice ? Je vais vous expliquer...

COMMISSAIRE-PRISEUR: Non ! Je n'ai pas de temps à perdre. J'ai l'habitude de ce style de transaction. Il n'y a rien à comprendre...

MARIA (*lui attrapant le bras*) : Si ! Vous allez m'écouter ! Il faut que vous sachiez ce que vous vous apprêtez à mettre en vente. Tout à commencé l'an passé à Noël. Ma gamine voulait un vélo pour être comme tous les gosses de son âge. Je l'élève seule. Je gagne pas beaucoup et son père me donne rien pour elle ! Elle ne savait pas faire de vélo. Les enfants de la cité se moquaient d'elle. Je peux pas la priver de tout. Elle fait tellement d'efforts pour être une bonne élève. C'était son plus beau Noël. Elle était heureuse ! Fallait voir comme elle apprenait vite ! Elle n'est tombée qu'une seule fois. J'ai payé par chèque, mais tout est arrivé en même temps : les factures d'électricité, l'eau... enfin, vous savez ce que c'est ! Je n'avais plus assez d'argent sur mon compte. J'ai été interdite de chéquier et je n'avais pas de quoi régler le magasin. J'ai reçu une lettre d'huissier qui me réclamait le montant du vélo et des frais supplémentaires ! Il est malade cet huissier !

COMMISSAIRE-PRISEUR: C'est normal qu'un huissier compte ses frais. Vous ne voudriez-pas qu'il travaille gratuitement ?

MARIA : Si ce genre de type pouvait ne pas travailler du tout, ce serait mieux pour tout le monde ! Le pire, c'est qu'il m'envoyait des lettres de relance avec chaque fois de nouveaux frais. Á la fin, ça faisait plus de trois fois le prix du vélo !

COMMISSAIRE-PRISEUR: C'est normal puisque vous ne réglez pas vos dettes !

MARIA : Vous êtes bien de la même espèce. Vous vous soutenez entre vous !

COMMISSAIRE-PRISEUR : Vous n'aviez qu'à pas émettre des chèques sans provision. C'est un véritable fléau pour la société, ces gens qui veulent vivre au-dessus de leurs moyens !

MARIA : Vous êtes inhumain ! On voit bien que vous n'avez pas d'enfant.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Si ! J'en ai élevé deux. Ils ont déjà une situation. Le fait d'avoir des enfants ne justifie pas la malhonnêteté.

MARIA : Ça risque pas de vous arriver ! Vos enfants n'ont sans doute jamais manqué de rien : école privée, sports d'hiver, séjours linguistiques, voiture à 18 ans et peut-être même un appartement.

COMMISSAIRE-PRISEUR : C'est le minimum pour bien démarrer son existence !

MARIA : Ma fille passe toutes ses vacances en centre aéré...

COMMISSAIRE-PRISEUR : Mais que voulez-vous que j'y fasse ? Je ne suis pas assistante sociale ! Elle n'a pas de père, votre fille ?

MARIA : Il est parti et il a oublié qu'il avait un enfant. Je ne vis pas des allocations ! Je travaille dur !

COMMISSAIRE-PRISEUR : Comme c'est dommage qu'il soit parti ! Alors si je comprends bien, vous vivez seule .

MARIA : Oui !

COMMISSAIRE-PRISEUR : Depuis... vous avez remplacé ce canapé ? ...

MARIA : Non ! Je dors sur un matelas pneumatique !

COMMISSAIRE-PRISEUR: C'est original ! Ce sont les charmes du camping. C'est amusant mais pas très confortable pour une femme qui prend de l'âge ... Donc, ce qui vous manque pour dormir ... c'est un lit et (*hésitant*) quelqu'un ...

MARIA : Non! Il me manque juste un lit. J'ai besoin de personne !

COMMISSAIRE-PRISEUR: Dommage, j'aurais peut-être pu vous aider, mon petit pour passer des nuits plus agréables. Vous êtes tout de même encore jeune... Ça pourrait se faire...

MARIA (*méfiant*) : J'ai pas besoin de votre aide.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Quel dommage ! Surtout pour vous ... Je ne voudrais pas vous décevoir mais votre canapé n'a aucune valeur, à peine plus que votre matelas pneumatique. Il est en mauvais état. Je ne suis pas certain de le vendre. C'était surtout pour rendre service à maître Dupuis. Nous travaillons souvent ensemble. Si je comptais faire de l'argent avec des meubles comme celui-ci je ne gagnerais rien (*s'asseyant sur le canapé*) ! Alors

MARIA (*l'interrompant*) : Si mon canapé ne vaut rien, rendez-le-moi tout de suite !

COMMISSAIRE-PRISEUR : Attendez ! Pas si vite ! Doucement mon petit. Asseyez-vous contre moi ! Je veux bien vous aider, mais il faut être plus gentille ! Vous me regardez comme une tigresse prête à me cracher au visage ... Ne soyez pas si farouche !

MARIA : Vous êtes bien tous les mêmes : Toujours prêts à profiter de la situation... Quel avantage aurais-je à accepter ce qui ressemble à une proposition ?

COMMISSAIRE-PRISEUR: Asseyez-vous donc, mon petit! Je sens que nous pouvons nous comprendre. Tout se négocie voyez-vous ? En toute chose, il faut une contrepartie ! Je suis de votre avis. Personne ne doit être lésé. Alors écoutez-moi bien ! Ce soir, je serais disponible. On pourrait se retrouver quelque part... Détendez-vous ! Mais asseyez-vous donc ! On pourrait passer un petit moment agréable, vous et moi. Vous n'avez pas le sourire facile...Vous verrez, vous ne le regretterez pas ... Vous ne devez pas vous amuser beaucoup... C'est dommage ! Vous avez encore quelques belles années devant vous. Il faut savoir profiter de la vie. Si vous n'êtes pas libre ce soir, j'ai quelques minutes maintenant ... Personne n'en saura rien ! (*autoritaire*) Venez ! Après tout c'est votre canapé ! Ça ne vous changera pas beaucoup! ... Ne me regardez pas de cette façon ! Rassurez-vous, je ne vais pas vous y obliger ! Quoique que je serais dans mon bon droit ... Il vous serait difficile d'expliquer pourquoi vous avez passé la nuit ici. En fait, vous m'attendiez ! C'est curieux. Vous ne payez pas de mine... Pourtant je vous trouve presque belle avec cette expression pathétique. Je vous sens plus triste que furieuse. La lassitude de votre regard me trouble... Croyez-moi, je ne fais pas une telle proposition à n'im-

porte quelle femme. Asseyez-vous donc ! Vous êtes complètement figée, prête à mordre Je ne vous impose rien. Vous êtes libre. Ah oui bien sûr, j'oubliais... Vous voulez savoir ce que je ferais pour vous ? C'est simple : je ne mettrais pas votre canapé en vente. Je m'arrangerais directement avec maître Dupuis. Pour une si petite somme ... Mieux encore, je le ferais transporter chez vous, puisque vous y tenez tant à ce canapé. Il vous rappelle peut-être des souvenirs...

MARIA : Vous ne me respectez pas parce que je n'ai pas d'argent ! Vous me croyez prête à me vendre pour récupérer mon meuble. Personne ne me prendra ma dignité, mais ça, vous ne pouvez certainement pas le comprendre. Occupez-vous de vos antiquités ! Moi aussi, je vous méprise. Au revoir, Monsieur. *(Elle se dirige vers la sortie).*

COMMISSAIRE-PRISEUR: Vous mériteriez que j'appelle la police, mais vous me faites un peu pitié ! Si vous étiez plus intelligente, vous ne seriez pas dans la misère, *(à part)* C'était pour elle ! Elle n'est même pas sexy . *(énervé)*. Mais où est donc Arlette ? *Il sort après Maria*

SCÈNE 2

LA TABLE, LE FAUTEUIL DE STYLE, LE FAUTEUIL DELANOIS,
L'HORLOGE, L'ARMOIRE, LE CANAPÉ

L'ARMOIRE : Ah, mon pauvre canapé ! C'est fini pour vous. Vous ne reverrez plus votre Maria.

FAUTEUIL DE STYLE : Ceci montre l'importance qu'elle vous accorde ! Refuser les avances d'un tel homme ! Elle qui n'est rien !

LA TABLE : Il n'est pas vraiment beau, mais elle a manqué une belle occasion.

L'ARMOIRE : Qu'allez-vous devenir à présent ?

LE CANAPÉ : Maria a eu raison même si c'est difficile pour moi. Je ne supportais pas l'idée d'être ainsi marchandé, pris en otage, si vous préférez ! Je ne désespère pas. Je m'en remets à la grâce de Dieu.

LA TABLE : Chut ! Taisez-vous ! Je vois les premiers acheteurs !

Elle tourne sur elle-même... Pendant tout le descriptif de la vente, elle se concentre comme si elle avait des visions.

FAUTEUIL DELANOIS : Ah ! Si au moins nous pouvions assister à la vente ! Nous pourrions l'influencer !

LA TABLE : Ça n'a aucune importance. Je vais tout vous raconter. Je vois merveilleusement bien comme si j'y étais : la salle est à moitié pleine, mais d'autres personnes continuent d'arriver. Il y a quelques femmes avec des bijoux...

L'ARMOIRE : Que je suis inquiète ! Où vais-je encore aller ? Je ne peux m'attacher nulle part.

L'HORLOGE : Ma collectionneuse est déjà là ?

LA TABLE : Oui, c'était l'une des premières. Elle est assise au deuxième rang. Elle parle à un monsieur.

LE CANAPÉ : Et la dame au chien ?

LA TABLE : Je ne la vois pas.

LE CANAPÉ : Tant mieux !

LA TABLE : Tiens, voilà le couple qui voulait m'acquérir ! Ils ont l'air réconciliés.

FAUTEUIL DELANOIS : C'est une bonne nouvelle : ils vont sans doute nous acheter tous les deux...

LA TABLE : : Oh là, là! La salle se remplit ! Il y a même des gens debout ... Le commissaire priseur est là... Á ses côtés, il y a un homme que je n'ai jamais vu. Arlette est au téléphone...

L'ARMOIRE : Mais encore que se passe-t-il ?

L'HORLOGE : Clin, clin... (10 fois) !

LA TABLE : La vente commence ... C'est un tapis d'orient : 15 000, ah, non 16 000, oh, ça va vite !
Adjugé à 22 000 !

L'ARMOIRE : Il ne nous intéresse pas ce tapis.

LA TABLE : Ah, ! C'est une espèce de bibelot, je ne vois pas très bien... Il est présenté au public, ça démarre à 2000...

L'HORLOGE : Vous n'allez tout de même pas commenter toute la vente ! Racontez-nous seulement ce qui nous concerne !

LA TABLE : Ah, et bien justement il est question de vous ! Il y a déjà preneur à 50000... Ce n'est pas mal pour vous... Deux personnes seulement relèvent les

enchères... C'est serré... Votre collectionneuse semble passionnée !

L'HORLOGE : Dites vite ! Oh, mon Dieu ! Faites que ce soit la collectionneuse !

LA TABLE : 62 000, 62 500, 63 000, 63 500, 64 000, 64 500, Oh 65 000! Vous avez été adjugée à 65 000 !

L'HORLOGE : Qui est-ce ?

LA TABLE : La collectionneuse.

L'HORLOGE : Sauvée ! J'ai envie de carillonner de plaisir.

FAUTEUIL DE STYLE : Oh, non ! Il n'est pas l'heure !

L'HORLOGE : Une nouvelle existence m'attend. C'est le plus beau jour de ma vie !

L'ARMOIRE : Je croyais que vous n'aviez pas d'émotions !

L'HORLOGE : Oh ! Une fois n'est pas coutume : ma nouvelle propriétaire semblait si enthousiaste !

FAUTEUIL DELANOIS : Ne vous faites pas trop d'illusions : Vous ne serez qu'une pièce de collection parmi d'autres. Vous entendra-t-on seulement au milieu de ce tinta-marre ?

L'HORLOGE : Je serais un instrument participant au grand concert universel à la gloire du Temps ! Une partition déroulant à l'infini la symphonie des heures, des minutes et des secondes.

LA TABLE : Taisez-vous ! Vous m'empêchez de me concentrer. Ah, on parle du fauteuil Delanois... L'homme qui est à la droite du commissaire-priseur s'attarde un peu sur vos qualités...

FAUTEUIL DELANOIS : C'est normal !

LA TABLE : C'est certainement un expert : 20 000 au départ... Plusieurs doigts se lèvent... J'ai un peu de mal à suivre : 22 000... Arlette est au téléphone... Je ne vois pas très bien...Ça va vite ..30 000 ! Adjugé à 30 000.

FAUTEUIL DELANOIS : Belle enchère ! Ce n'est que mérité ! Qui m'a acheté ?

LA TABLE : Je ne peux pas vous dire : par téléphone, c'est difficile Vous avez dû être vendu sur catalogue.

FAUTEUIL DELANOIS : Quelqu'un qui ne se serait même pas dérangé pour venir me voir ?

LA TABLE : Votre signature était suffisante, sans doute !

L'ARMOIRE : Continuez ! Vous nous faites languir !

LA TABLE : Rien d'important ! Un bronze animalier...
Quel monde ! C'est réconfortant de voir qu'il y a encore
des gens qui savent nous apprécier. Oh, le commissaire-
priseur ! Quelle aisance et quelle rapidité ! Il capte son
auditoire.... Tiens, un fauteuil
style louis XVI, époque Napoléon III...

FAUTEUIL DE STYLE : Mais, c'est moi !

LA TABLE : Ah, le couple ! Le mari lève le doigt...

FAUTEUIL DELANOIS : Je vous l'avais dit : Ce sont des
faux riches.

FAUTEUIL DE STYLE : Combien ? Vite !

LA TABLE : Nous en sommes à 8000.

FAUTEUIL DE STYLE : Extraordinaire!

LA TABLE : 9000 ! C'est tout. Devinez qui ?

FAUTEUIL DE STYLE : Le couple ?

LA TABLE : Exactement : vous seriez doué pour la
voyance.

LE CANAPÉ : Il y a vraiment de gens qui ont de l'argent à perdre !

FAUTEUIL DELANOIS : C'est beaucoup pour une vulgaire copie. Ces gens-là n'y connaissent rien.

FAUTEUIL DE STYLE : J'ai une belle petite cote, n'est-ce pas ? Et notre sublime table sera sans doute ma compagne...

FAUTEUIL DELANOIS : Ce n'est pas encore fait ! Elle ne peut être vendue qu'avec moi : Nous allons si bien ensemble !

L'ARMOIRE : Mais qu'attendent-ils pour me mettre en vente ?

LA TABLE : Ce ne sera pas pour cette fois !

L'ARMOIRE : Comment est-ce possible ? N'intéresserais-je plus personne ?

LA TABLE : Il y a pourtant des personnes pour vous dans la salle. Il me semble pourtant que la vente n'aura pas lieu. Je ne peux pas vous dire pourquoi.

L'ARMOIRE : C'est une menteuse ! Elle raconte n'importe quoi !

L'HORLOGE : Clin , clin (11fois) !

L'ARMOIRE : Arrêtez ça ! C'est irritant à la fin !

L'HORLOGE : Ne soyez pas si nerveuse ! Où en sommes-nous ?

LA TABLE : C'était sans importance. C'est pour ça que je me taisais. Ah ! C'est mon tour . Oh, tous ces doigts qui se lèvent !

L'ARMOIRE : Menteuse ! Vous prétendiez ne pas voir l'avenir pour vous : Avez vous retrouvé la vue ?

LA TABLE : Ce n'est pas l'avenir : c'est le présent ! Je vois le présent.

L'ARMOIRE : Moi aussi !

L'HORLOGE : Enfin, vous y venez !

LA TABLE : Mais laissez-moi me concentrer ! : 70 000 et ce n'est pas fini ! : 71 000, Oh ! 72 000. C'est tout ! Ils sont avares : Adjugée à 72 000. Je suis tout de même la meilleure enchère de la vente !

L'ARMOIRE : Ce n'est pas un record : j'ai déjà vu mieux !

FAUTEUIL DELANOIS : Avez-vous pu voir l'acheteur ?

LA TABLE : Oui, et je vous laisse deviner ...

FAUTEUIL DELANOIS : Le couple ?

LA TABLE (*tristement*) : Hélas, oui !

FAUTEUIL DELANOIS : C'est impossible ! Ce doit être une erreur !

LA TABLE : S'ils m'ont achetée, c'est que je leur plais. Cette femme saura s'occuper de moi. Elle est plus subtile que son mari. Et quand ils s'apercevront de mes dons ...

L'ARMOIRE : Vous finirez dans un grenier...

LA TABLE : Absolument pas ! Je ferai l'admiration autour de moi. Que de belles heures en perspective !

L'HORLOGE : Les heures sont toujours exquises.

FAUTEUIL DELANOIS : Nous allons être séparés. C'est terrible pour moi !

LA TABLE : C'est le destin. Il faut s'y soumettre.

FAUTEUIL DE STYLE : C'est à moi que revient l'honneur de vous tenir compagnie.

FAUTEUIL DELANOIS : Je ne puis l'admettre !

LA TABLE : C'est inévitable. (*se tournant vers le fauteuil de style*) J'accepte avec plaisir votre compagnie. Affronter seule l'inconnu m'inquiétait un peu. M'entendrais-je seulement avec les meubles du salon ?

FAUTEUIL DE STYLE : Je vous y aiderai. Ils devront s'incliner Nous nous imposerons avec autorité.

FAUTEUIL DELANOIS : Quand ils verront que vous n'êtes que du faux, ils vous mépriseront.

LA TABLE : Grâce à moi, ils ne s'en apercevront même pas. Il faut parfois savoir mentir.

FAUTEUIL DE STYLE : Pour mieux convaincre, il faut être un couple.

L'ARMOIRE (*ironique*) : Quel arriviste ! En épousant une table Louis XVI , il se donne l'apparence de l'authentique ! Belle mentalité !

LA TABLE : Que vous êtes mauvaise langue ! Moi, je le trouve séduisant ce fauteuil ! J'aime ses accotoirs terminés en console...

FAUTEUIL DE STYLE : C'est pour mieux vous consoler.

LA TABLE : Vous êtes trop bon. Vos pieds ont une certaine élégance...

FAUTEUIL DE STYLE : N'est-ce pas ! Seriez-vous d'accord pour m'épouser ?

LA TABLE : Avec plaisir.

FAUTEUIL DE STYLE : Voyez-vous cher fauteuil signé Louis Delanois, le sort s'acharne contre vous.

FAUTEUIL DELANOIS : J'enrage ! Je suis atteint dans mon honneur...

LA TABLE : Soyez plus tolérant, mon ami. Je ressentais envers vous une sorte d'amitié amoureuse, une certaine complicité comme celle qui existe entre frères et sœurs. J'ai beaucoup d'affection pour vous et je ne voudrais pas que vous vous fâchiez. Je ne vous oublierai pas. Grâce à mon fluide, j'essaierai de voir ce que vous devenez. Avec lui, c'est différent : disons que c'est un mariage de raison.

FAUTEUIL DELANOIS : Vous le trouvez plus jeune que moi...

L'HORLOGE : C'est une question d'heures.

FAUTEUIL DELANOIS (irrité): Oui, 902 880 ! Vous nous l'avez déjà dit !

LA TABLE : Ne vous mettez pas en colère !

FAUTEUIL DE STYLE : Quant à moi, je saurai me faire aimer de vous.

LA TABLE : Ce ne sera pas bien difficile.

FAUTEUIL DELANOIS : Assez ! C'est plus que je n'en puis supporter ! Il faut réparer cet affront. Je vengerai l'honneur de Louis XVI.

Dans un recoin de la pièce se trouvent deux épées. Il en saisit une et tend l'autre au fauteuil de style qui la prend.

FAUTEUIL DE STYLE (inquiet) : Ne vous y risquez pas !

FAUTEUIL DELANOIS : Vous tremblez, n'est-ce pas ? Avez-vous seulement appris à vous battre à l'épée ? C'est à ça que l'on reconnaît la véritable noblesse.

L'ARMOIRE : Arrêtez ! Je déteste le sang versé pour rien. C'est comme les guerres...

FAUTEUIL DELANOIS : C'est juste un petit duel, ce ne sera pas bien long...

Il brandit son épée vers le fauteuil de style (esquisse de duel).

LA TABLE (tournant sur elle-même) : Oh, non ! C'est impossible ... pas ça ! Oh mon Dieu ! ... Pourquoi ? C'est... c'est épouvantable ...

FAUTEUIL DELANOIS : Ne vous en faites pas, ma chère ! Je vais gagner. Je vais réparer l'injure que vous a faite ce vaurien.

LA TABLE : Mais ce n'est pas le moment ! Il ne s'agit pas de ça ! Que se passe-t-il ? Ils partent tous en courant ... Quelle panique ! N'entendez-vous pas ces cris ? Nous allons tous mourir !

L'ARMOIRE : Oui, j'entends... Mais enfin, expliquez-nous ce que vous voyez !

LA TABLE : Il y a eu une alerte à la bombe : tous ont quitté les lieux.

Les deux fauteuils reposent leurs épées.

FAUTEUIL DE STYLE : Vous ne pouviez pas le dire plus tôt ! Et personne n'est venu nous chercher ? Le sang des meubles peut bien couler, les humains ne pensent qu'à eux.

L'HORLOGE : Ce n'est pas encore l'heure.

L'ARMOIRE : Ce n'est pas le moment de parler d'heure. A moins que la bombe ne soit cachée dans votre boîtier. Aidez-moi à sortir (*affolée*) ! Je suis trop lourde. Je ne peux pas bouger. Que vais-je devenir ? Je ne veux pas mourir ? Au secours !

FAUTEUIL DELANOIS : Moi je reste. Que m'importe la fin puisque je suis trahi !

LA TABLE : Oh ! Quelle histoire! (*Long rire, strident*) !

L'ARMOIRE : Vous devenez folle ? Arrêtez de rire ! Il faut trouver une solution.

LE CANAPÉ : Mon Dieu ! Faites que je puisse sortir d'ici : Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié (*prière en decrescendo*).

SCÈNE 3

LES SIX MEUBLES, LES TROIS HOMMES CAGOULÉS

Trois hommes cagoulés entrent. L'un montre le fauteuil de style.

PREMIER HOMME : Que fait-il dans le passage ce meuble ?

DEUXIÈME HOMME : Moins de bruit ... Ils ne sont peut-être pas tous partis

L'ARMOIRE : Au secours, voila les poseurs de bombe !

LE FAUTEUIL DE STYLE : Laissez-moi sortir !

LE CANAPÉ : Oh mon Dieu, je voudrais pouvoir m'échapper de cette pièce....

LE FAUTEUIL DELANOIS : Cette fois, c'est fini !

LA TABLE (riant toujours) : Ah, qu'il sont drôles !

TROISIÈME HOMME (montrant le canapé): C'est celui-là!

PREMIER HOMME (montrant le fauteuil Delanois) : Nous pouvons aussi prendre l'autre.

DEUXIÈME HOMME : Non, ce serait du vol !

TROISIÈME HOMME : Vite, au travail !

Ils emmènent le canapé vers la sortie.

LE CANAPÉ : Merci, seigneur d'avoir entendu ma prière.

L'ARMOIRE : Et bien ça alors !

Ils sortent en emportant le canapé.

FAUTEUIL DELANOIS : Bandits !

FAUTEUIL DE STYLE : Moi aussi je veux sortir !

La table rit.

L'ARMOIRE : Arrêtez-les !

L'HORLOGE : Inutile de crier, personne ne vous entendra ! Clin (*une fois*) !

SCÈNE 4

LA TABLE, LE FAUTEUIL DE STYLE, LE FAUTEUIL DELANOIS,
L'ARMOIRE, L'HORLOGE

L'ARMOIRE : C'est un supplice ! Quand donc va exploser cette bombe ?

FAUTEUIL DELANOIS : J'aurais préféré être enlevé par ces voyous plutôt que rester à me morfondre dans l'angoisse.

LA TABLE : Ne soyez pas ridicules ! Il n'y a pas de bombe.

FAUTEUIL DE STYLE : Mais alors, pourquoi les acheteurs sont-ils partis ?

LA TABLE : Les humains sont si impressionnables !

L'HORLOGE : Je vous avais dit que ce n'était pas l'heure.

FAUTEUIL DELANOIS : Dire que j'étais prêt à mourir !

L'ARMOIRE : Tout ceci ne serait-il qu'une mise en scène ?

LA TABLE : Exactement !

FAUTEUIL DE STYLE : Le seul but de cette alerte était de voler le canapé ? Je ne peux pas l'imaginer.

FAUTEUIL DELANOIS : Pourquoi ne m'ont-ils pas pris ? Ils ne connaissent vraiment rien, ces bandits !

L'ARMOIRE : Je crois savoir : Le canapé n'ayant aucune valeur, ils peuvent le prendre sans le voler. Comme nous sommes plus précieux, ils ne s'y sont pas crus autorisés.

FAUTEUIL DE STYLE : Alors, ce n'étaient pas de vrais voleurs, ces trafiquants d'agglo !

FAUTEUIL DELANOIS : Nous avons eu chaud.

LA TABLE : Pensez donc ! Nous avons échappé à l'horreur. Vous rendez-vous compte si nous avons été soufflés par une bombe ? Nous aurions littéralement volé en éclats.

L'HORLOGE : Et le bruit de la déflagration ! Mon carillon n'y aurait pas résisté !

L'ARMOIRE : Peut-être même aurions nous pris feu !

LA TABLE : Rien que d'évoquer les flammes, je suis au bord de l'évanouissement ! Nous ne sommes peut-être pas immortels !

FAUTEUIL DE STYLE : Mais enfin, ce commissaire-priseur aurait pu penser à nous ! A-t-il oublié notre prix ?

L'ARMOIRE : Il doit être assuré.

FAUTEUIL DE STYLE : Tout de même, je me demande pourquoi ce canapé a pris autant d'importance. Pourquoi lui et pas nous ?

L'ARMOIRE : Vous avez souhaité son départ. Vous avez été entendu.

FAUTEUIL DELANOIS : Il est vrai que son absence ne me dérange pas.

L'ARMOIRE : Avouez-le ! Vous avez comploté contre lui .

FAUTEUIL DELANOIS : Ce serait bien la première fois que les humains prendraient nos souhaits en considération. Ah, puisse la vente être annulée pour que nous restions ensemble !

LA TABLE : Oui ! Un moment d'émotion si poignante, ça rapproche ...

FAUTEUIL DE STYLE : Mais alors (*montrant les épées*) et les épées ? Où en sommes-nous ?

FAUTEUIL DELANOIS : Bah, n'y pensons plus ! Rien n'est plus comme avant. Nous avons frôlé la mort. Nous n'allons pas nous battre pour des broutilles.

LA TABLE : Vous faites donc si peu cas de moi ?

FAUTEUIL DE STYLE : Lui peut-être, mais pas moi !
Vous êtes ma future épouse ...

LA TABLE (*au fauteuil Delanois*) : Vous n'êtes plus fâché ?

FAUTEUIL DELANOIS : J'ai beaucoup vieilli en quelques minutes. J'ai l'impression d'avoir plus de recul.

L'HORLOGE : C'est le début de la sagesse : vous venez de traverser l'espace-temps.

LA TABLE : Ça me fait plaisir de voir que vous prenez les choses du bon côté ! D'ailleurs, vous serez récompensé (*se concentrant*). Je vois une surprise pour vous... Je distingue le salon qui vous attend. Il y a un fauteuil qui vous ressemble beaucoup ... Attendez, laissez-moi regarder la signature ! Et oui... c'est bien ce qui me semblait : C'est un Louis Delanois.

LE FAUTEUIL DELANOIS (*ému*) : Puissiez-vous dire vrai ! Je le connais certainement. Nous avons fréquenté le même atelier. Voilà qui ne nous rajeunit pas. Qu'a-t-il bien pu vivre depuis tout ce temps ? Nous aurons tellement de choses à nous dire ! Je n'ose y croire. Je suis si heureux.

LA TABLE : Vous le méritez bien.

FAUTEUIL DE STYLE : Et bien, maintenant que je n'ai plus de rival, pensons un peu à nous deux !

LA TABLE : Avez-vous des projets ?

FAUTEUIL DE STYLE : Des projets, non, mais des souhaits à propos de certains comportements qui me choquent un peu chez vous...

LA TABLE : Que voulez-vous dire ?

FAUTEUIL DE STYLE : Simplement, j'attends de vous que vous deveniez une épouse modèle.

LA TABLE : Ce n'est pas mon style.

FAUTEUIL DE STYLE : Je vous apprendrai. Il faudra également prendre l'habitude de ne parler qu'à bon escient...

LA TABLE : Oh !

FAUTEUIL DE STYLE : Et cesser de vous comporter avec bêtise comme vous le faites.... de même que cesser de vous trémousser en faisant semblant de voir l'avenir ...

LA TABLE : Mais je le vois vraiment !

L'ARMOIRE : Á présent, je crois qu'elle dit la vérité.

FAUTEUIL DE STYLE : Peu importe, il faudra arrêter. Trop d'excentricités nuiraient à votre image...

LA TABLE : Vous m'empêchez d'exister !

FAUTEUIL DE STYLE : Absolument pas ! Simplement, j'ai certaines exigences. C'est dans votre intérêt, ma chère ! Il faudra aussi cesser d'être frivole.

LA TABLE : Que voulez-vous dire ?

FAUTEUIL DE STYLE : Et bien, ne plus faire les yeux doux à n'importe qui ...

LA TABLE : C'est effroyable !

FAUTEUIL DELANOIS : Il exagère !

L'HORLOGE : Il s'est perdu dans un autre temps. Les époques changent. Il faut s'y adapter.

LA TABLE : Pour un mariage de raison, ça commence plutôt mal ...

L'ARMOIRE : Moi, je préfère rester célibataire !

LA TABLE : Vous n'avez aucun droit de m'imposer des règles de conduite que je réproûve !

FAUTEUIL DE STYLE : Tiens, tiens ! On se révolte à présent ?

LA TABLE : Je défends ma liberté.

FAUTEUIL DE STYLE : La liberté n'a pas de sens dans le mariage.

FAUTEUIL DELANOIS : Ma chère amie, j'ai beaucoup plus de respect pour vous. Malheureusement, nous ne choisissons pas nos destins. Résistez-lui ! Vous avez des titres à faire valoir. Ne vous abaissez pas devant lui. C'est à lui d'être à votre service et de vous honorer.

LA TABLE : Rassurez-vous ! Jamais je ne me laisserais enfermer dans le rôle qu'il me réserve ; plutôt finir dans un grenier. Là, dans le silence, loin du monde et loin des regards, je pourrais deviner la vie, les palpitations des

cœurs des gens du château, même s'ils ne soucient pas de mon existence. Je serais leur inspiration secrète. Je les accompagnerais sur les chemins de l'invisible. Même abandonnée, je resterais en éveil.

L'HORLOGE : Comme une funambule en équilibre sur la caresse du temps...

FAUTEUIL DE STYLE : Je finirai bien par la faire changer.

LA TABLE : Jamais ! Nous ferons chambre à part ! Ils vous mettront dans la bibliothèque pendant que moi, je trônerai au salon.

L'ARMOIRE : Déjà le divorce !

LA TABLE : Il pourra peut-être évoluer en présence de tous ces livres. Je trouve qu'il manque totalement de culture !

FAUTEUIL DE STYLE : Sorcière !

L'ARMOIRE : Arrêtez de vous disputer ! Vous n'allez tout de même pas continuellement essayer de singer les humains ! Reprenez votre dignité de meubles, s'il vous plaît !

L'HORLOGE : Ne gardez des humains que l'empreinte de l'esprit ! Eux sont mortels et c'est pour ça qu'ils

connaissent des égarements passionnels. Nous autres meubles, nous sommes déjà au-delà de la vie : déracinés, coupés, transformés, transmutés... Nous existons bien au-delà du passé, du présent ou de l'avenir... Nous évoluons dans une multitude de temps qui s'entremêlent, s'ignorent et se confondent. Nous sommes au-delà de toute identité.

SCÈNE 5

LA TABLE, LE FAUTEUIL DE STYLE, LE FAUTEUIL DELANOIS, L'ARMOIRE, L'HORLOGE, ARLETTE, LE COMMISSAIREPRISEUR

COMMISSAIRE-PRISEUR: Rien de tout ceci ne serait arrivé si vous étiez restée à votre place.

ARLETTE : Ma place ?

COMMISSAIRE-PRISEUR: Avec les meubles !

ARLETTE : Au milieu des bombes et risquer de sauter avec ?

COMMISSAIRE-PRISEUR: A-t-on idée de quitter les lieux en détalant comme des lapins ?

ARLETTE : C'est pourtant ce que vous avez fait, Maître !

COMMISSAIRE-PRISEUR : Oui, mais moi, c'était pour avertir la police !

ARLETTE : Je dois manquer d'héroïsme, que voulez-vous ?

COMMISSAIRE-PRISEUR: N'en parlons plus ! Après tout, ce qui a disparu n'a aucune valeur. C'est dommage car la vente avait pourtant bien commencé. Ce qui me chagrine le plus, c'est le choc produit chez les acheteurs. Il nous faudra renforcer la surveillance lors des prochaines ventes.

ARLETTE : Dans la mesure où vous avez déposé une plainte, ça ne devrait pas poser de problème.

COMMISSAIRE-PRISEUR: J'ai retiré ma plainte.

ARLETTE : Et pourquoi donc ?

COMMISSAIRE-PRISEUR : Ce n'est qu'une pauvre femme. J'ai réussi à lui parler au téléphone. Elle a reconnu l'enlèvement du canapé par ses camarades. C'est un peu idiot, mais j'ai été ému.

ARLETTE : C'est nouveau !

COMMISSAIRE-PRISEUR: Elle affirme que ce n'est que justice et qu'elle n'a fait que récupérer son meuble. C'est ridicule cette façon qu'ont les gens dans la misère de défendre une telle logique.

ARLETTE : Je ne vous savais pas réceptif à ce genre d'arguments !

COMMISSAIRE-PRISEUR: En principe, je ne le suis pas, mais à mon âge, il faut savoir faire preuve d'un peu d'indulgence.

Il s'assoit sur le fauteuil de style et Arlette sur le fauteuil Delanois.

ARLETTE : Qu'allez-vous dire à maître Dupuis ?

COMMISSAIRE-PRISEUR : Pour une si petite somme, je m'arrangerai avec lui.

ARLETTE : Vous devez bien y trouver votre compte d'une façon ou d'une autre.

COMMISSAIRE-PRISEUR: Qu'allez-vous insinuer ?

ARLETTE : Quand une femme produit sur vous une certaine émotion, on peut imaginer à quel niveau ça se situe !

COMMISSAIRE-PRISEUR: Je crois déceler chez vous une pointe de jalousie qui n'est pas faite pour me déplaire...

ARLETTE : Oh non, absolument pas ! C'était juste un éclair de lucidité. Vous savez si bien jouer les grands seigneurs lorsqu'une femme est dans le besoin. Bien entendu, vous vous servez généreusement au passage...

COMMISSAIRE-PRISEUR: Arlette, mon petit, vous me faites de la peine. Vous me connaissez mal. Cette personne n'est pas du tout à mon goût. Elle manque de fraîcheur. Elle n'est vraiment pas sexy même si elle reste acceptable. Dans le cas présent, il ne s'agit pas de ça. Voyez-vous Arlette, certains traits de notre personnalité ne demandent qu'à s'exprimer ! Même si ça vous étonne, j'éprouve une sorte de compassion pour cette femme. Elle a pris de gros risques pour récupérer un vulgaire canapé. C'est une personne qui n'a plus rien à perdre. Même si son attitude semble caricaturale, je me surprends à me poser des questions. De plus, elle élève seule son enfant. Elle mérite le respect.

ARLETTE : Cette alerte à la bombe semble avoir produit des effets dévastateurs sur votre égoïsme.

COMMISSAIRE-PRISEUR: Peut-être une autre façon de voir les choses.

ARLETTE : Puisque l'heure est au courage, j'en profite pour vous annoncer la décision que j'ai prise : je vous présente ma démission.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Vous ne parlez pas sérieusement ?

ARLETTE : Si ! C'est ma façon d'être courageuse ...

COMMISSAIRE-PRISEUR : Avez-vous autre chose en vue ?

ARLETTE : Non.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Mais c'est de la folie ! De nos jours, tout est tellement difficile pour les jeunes... Heureusement que vous êtes jolie ! Mais que se passe-t-il mon petit ?

ARLETTE : Je ne supporte plus votre comportement à mon égard. J'ai fait trop de concessions en acceptant vos chantages.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Vous m'attristez beaucoup, ma petite Arlette, d'autant plus que vous étiez une collaboratrice compétente. Vous allez me manquer.

ARLETTE : Je veux bien le croire, mais j'ai besoin de pouvoir me regarder en face sans avoir à rougir. Je n'en peux plus de me taire lorsque mon entourage m'envie d'avoir

obtenu une si bonne place. Si mes amis savaient en quoi ça consiste, la chance ! Et mon fiancé qui me pose toujours les mêmes questions avec insistance ! Je ne veux plus lui mentir. Il se doute de quelque chose. Il est grand temps que ça cesse !

COMMISSAIRE-PRISEUR: Il ne faut pas m'en vouloir, Arlette. Je vous ai certainement apporté quelque chose ! Je suis sûr que vous vous en apercevrez plus tard. Voyez-vous, si j'ai choisi cette profession, c'est essentiellement par amour des jolies choses...

ARLETTE : Mais je ne suis ni un bibelot, ni un meuble !

COMMISSAIRE-PRISEUR : Bien évidemment mon petit. J'ai une réelle affection pour vous. Je pourrais être votre père ! Nos relations pourraient évoluer. Je sais me discipliner, maîtriser mes instincts. Pour qui me prenez-vous ? J'ai toujours cru que vous étiez consentante. Je ne vous ai rien imposé. C'est vrai que parfois je vous sentais bien un peu réticente, mais je pensais que c'était une sorte de fausse pudeur.... Je ne pouvais pas savoir.... Je ne me serais jamais permis de vous blesser si j'avais pu imaginer... Restez encore quelques mois, le temps de trouver autre chose ! Vous verrez bien que je vous respecte.

ARLETTE : Ma décision est prise.

COMMISSAIRE-PRISEUR (*soupçonneux*) : Dites donc, vous n'allez tout de même pas saisir la justice ? Avec vos idées bizarres sur le harcèlement sexuel ?

ARLETTE : Vous craignez que votre femme ne l'apprenne ? Rassurez-vous, je n'en ferai rien. Ce n'est pas l'envie qui me manque, mais je serais morte de honte de voir ma vie intime débattue en plein procès.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Je vois que nous pouvons nous comprendre. Je vais arranger ça comme un licenciement et je saurai me montrer généreux pour vos indemnités. En fait, vous savez profiter de la situation. Je peux aussi vous faire une lettre de références. Ah, vous me regretterez un jour !

ARLETTE : Vous par contre, vous n'aurez aucune difficulté à me remplacer.

COMMISSAIRE-PRISEUR : En toute honnêteté, vous avez raison. Les candidates ne manquent pas. Il n'y a pas très longtemps, j'en ai reçu une qui m'avait l'air très compétente avec des longues jambes et des jolis petits seins bien fermes pointant sous son pull moulant. Elle ne portait pas de soutien-gorge, bien sûr. Quand partez-vous ?

ARLETTE : Le plus tôt sera le mieux.

Ils se lèvent et sortent de la pièce.

SCÈNE 6

LA TABLE, LE FAUTEUIL DE STYLE, LE FAUTEUIL
DELANOIS, L'HORLOGE, L'ARMOIRE.

L'ARMOIRE : Qu'ils sont pénibles ! Venir nous raconter tout ça ! Je m'ennuie depuis que le canapé est parti. Je l'aimais bien. Il était si sensible.

LA TABLE : Et sa relation avec Maria était tellement authentique ! Quelle ardeur et quelle détermination pour aller le rechercher ! Je trouve ça magnifique !

FAUTEUIL DELANOIS : Il va bientôt retrouver son chat, ses puces et ses cafards. Est-ce si terrible qu'il le dit ?

FAUTEUIL DE STYLE : Il a beaucoup moins de valeur que nous, mais pour Maria, il en a plus que nous tous réunis.

L'HORLOGE : Il est essentiel donc incontournable.

L'ARMOIRE : Et moi qui n'ai même pas été vendue, que vais-je devenir ?

LA TABLE : Et moi donc ? J'ai été achetée comme un bibelot. Est-ce plus intéressant ?

FAUTEUIL DELANOIS : Et moi qui n'ai été acquis que pour ma signature et choisi sur un catalogue, sans le moindre regard, Qu'est-ce que ça signifie ?

FAUTEUIL DE STYLE : Et moi qui n'ai été vendu que parce que je vaudrais moins cher qu'un véritable Louis XVI, que devrais-je dire ?

L'HORLOGE : Et moi ? Croyez-vous mon sort plus enviable ? Achetée comme pièce de collection, que suis-je vraiment pour ma collectionneuse ?

LA TABLE : Je suis une incomprise. Je séduis, j'attire mais toujours comme un bel objet de luxe. Parfois, je rêve d'être une table ordinaire, sans don particulier, comme toutes les tables : une table de H.L.M par exemple avec une toile cirée à carreaux. On poserait sur moi une bouteille de vin rouge étoilé que les gens boiraient dans des verres à moutarde. On servirait dans des assiettes en faïence dépareillées, le contenu d'une boîte de conserve, réchauffé. Je serais le lieu de rencontre d'une famille qui échangerait au repas des moments de tendresse, des soucis, des pleurs, des rires d'enfants, des disputes, des plaisanteries grasses, bref, les mots du quotidien. La nuit, je dormirais tranquille, repue d'une journée bien chargée. À peine un cendrier posé sur moi, quelques mégots... Au loin, le bruit étouffé d'un aboiement de chien. Qui m'offrirait cette simplicité ?

L'HORLOGE : Je me demande ce qu'aurait été ma vie sans ce carillon, cette régularité glaciale et impitoyable, cette musicalité répétitive, cette mécanique trop parfaite. Si j'avais été créée récemment, j'aurais peut-être été un radio-réveil avec des chiffres lumineux à la place de mes aiguilles. Tout s'effacerait dès que je serais débranchée. Je serais transportable car je fonctionnerais également avec des piles. Ainsi, je pourrais partir en vacances, voir du paysage, traverser les mers et les océans, paresser sur la plage en diffusant des chansons. Il me viendrait même des envies de danser. Je voudrais parcourir le monde, ressentir le décalage horaire, me laisser porter délicieusement de méridien en méridien. Je regarderais le soleil. Lorsqu'il serait haut dans le ciel, j'indiquerais midi. Car bientôt, je pourrais me ressourcer en énergie solaire... Et lorsque les vacances seraient terminées, j'hibernerais en douceur. Je n'aurais plus peur de la nuit. Grâce à moi, les humains s'éveilleraient dans le bonheur. Ils choisiraient leur musique. Un jour, je serais violon, le lendemain je serais flûte, puis guitare, piano et peut-être même orgue jaillissant des profondeurs d'une cathédrale oubliée. Alors, je serais tous les instruments du monde réunis en une musique céleste où le temps n'existerait plus et où tout se fondrait en une seule et unique pulsation : le souffle de la vie éternelle.

FAUTEUIL. DELANOIS : Qu'aurait été ma vie si j'avais été un fauteuil plus ordinaire ? Un fauteuil en aggro peut-

être pour accueillir en fin de journée des corps fatigués en mal de détente, des dos voûtés qui apprécieraient la douceur de mes coussins ; je leur servirais de dossier, de tuteur. Je me ferais plus souple pour qu'ils puissent se pelotonner en moi comme des bébés à qui je donnerais le sein. Je serais l'écho de leur silence paisible. Je devinerais leurs pensées secrètes. Je les porterais dans la grâce du sommeil retrouvé.

FAUTEUIL DE STYLE : Ah, ça me rappelle mon Emilie, ma chère Émilie qui n'est plus de ce monde. J'aurais voulu t'accompagner dans ta maison de retraite. J'aurais voulu t'aimer jusqu'à l'abnégation, recueillir ton dernier soupir, me donner à toi jusqu'à partir avec ton âme.

L'ARMOIRE : Ah, laissez-moi rêver ! J'aurais voulu être une armoire de campagne, sentir l'odeur des dernières braises de la cheminée, garder en mes étagères des draps parfumés à la lavande... ces champs d'azur s'étalant à perte de vue au rythme d'une farandole de cigales tressant des étoiles dans leur sillon de nacre. Je garderais pour l'hiver des pulls multicolores, tricotés à la main, à la chaleur animale des moutons blancs dont les clochettes en cascade résonneraient dans le lointain. Et puis, ces bottes encore humides de cette terre nourricière où j'entendrais éclore les premières graines du printemps. Je leur parlerais. Elles chuchoteraient, gorgées de pluie, avant d'offrir leurs jeunes pousses aux premiers rayons du soleil. Au-dessus de moi, on poserait

des pots de confiture. Les fruits chanteraient dans leurs amphores transparentes attisant la lumière... En face de moi, une fenêtre ouverte sur un jardin m'inviterait à rejoindre mes frères les arbres dressant leurs branches jusqu'au ciel où le bruissement d'ailes d'un oiseau m'entraînerait dans la nuée...

LA TABLE : C'est un peu drôle à dire, mais on les aime ces humains. On voudrait pouvoir mieux les servir...

L'ARMOIRE : Contenir leurs joies et leurs peines...

FAUTEUIL . DELANOIS : Les soutenir

FAUTEUIL . DE STYLE : Les accompagner...

L'HORLOGE : Être dans le même temps qu'eux...

TOUS ENSEMBLE : Et nous ? Qui nous aime ?

RIDEAU

